IMAGES
No. 647 — LE CAIRE (EGYPTE) 2 FEVRIER 1942

GUERRIERS BLANCS DE L'ARMEE ROUGE

L'hiver russe, le froid rigoureux, les neiges glaciales ? Peu importe. Ces deux soldats soviétiques gardent le sourire. Les Allemands sont déjà loin. Ils les poursuivront plus loin encore, jusqu'à leurs propres frontières et même au delà.

DANS CE NUMERO :

VICTOIRES en RUSSIE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Cœur aimé

Je suis aimée par un officier anglais. Malheureusement il est marié. J'évite sa présence, mais il souffre terriblement. Il m'a promis de divorcer pour m'épouser. Dans le cas où un divorce n'est pas possible, dois-je continuer à le voir ?

Bien que la question soit fort délicate, je vous répondrai franchement que vous devriez éviter tout ce qui pourrait vous rapprocher à nouveau. Un divorce est toujours une phase dramatique dans la vie d'un individu. D'autre part, pensez à ce que vous provoquerez de l'autre côté, c'est-à-dire de celui de la femme délaissée, comme souffrances et détresses. La vie est devant vous largement ouverte. Vous rencontrerez certainement un jour l'homme libre que vous aimerez et qui vous demandera de devenir sa femme.

Une élève amoureuse

Je voulais vous écrire depuis longtemps. Je n'osais pas. Aujourd'hui, je prends mon courage à deux mains pour vous confier l'histoire qui, depuis un an, bouleverse mon cœur. J'ai quinze ans et demi et, depuis exactement douze mois, un écolier de mon âge me rencontre dans la rue, me regarde avec insistance, me suit jusqu'à ma maison. Trop timide, il ne m'a pas encore parlé. Je sens moi-même que je l'aime tellement fort...

Chère petite fille. Mais votre histoire, si émouvante par sa candeur, est celle de bien d'autres enfants de votre âge. Qui n'a connu, dans ses années de classe, des émotions pareilles aux vôtres ? Mais que tout cela passe vite et combien ces impressions, qui marquent quand même leur souvenir dans votre mémoire, s'estompent avec le temps. Ne vous laissez pas aller à des rêveries qui ne vous mèneront à rien sinon à entraver la marche de vos études. En jeune fille sage et raisonnable, vous devriez refouler ce sentiment qui ne peut que vous nuire. Faites taire votre cœur et cherchez une diversion dans une application redoublée à apprendre vos leçons et à faire vos devoirs. Vous verrez. Dans quelques semaines, peut-être dans quelques jours, aurez-vous ou lié cette petite aventure sans importance aucune.

Epouse délaissée

Je suis follement amoureuse de mon mari et je le vois se détacher de moi. Quand il s'absente, il trouve toujours des prétextes. Que dois-je faire ?

A votre place, j'agirai au plus vite. Je lui parlerai. Mais sans rancœur et sans amertume. Expliquez-lui combien ses fugues vous mettent en détresse. Ou, mieux encore, faites intervenir des amis sûrs. Peut-être leurs reproches sauront-ils agir d'une façon plus efficace que les vôtres. D'autre part, avec lui montrez-vous toujours aussi dévouée, aussi tendre, aussi amoureuse en un mot. J'ai l'impression qu'il ne tardera pas à revenir à vous entièrement. Mais agissez avec adresse et doigté.

Jeune fille perplexe

N'ayant encore jamais été amoureuse, j'ai vingt ans passés, plusieurs camarades hommes ne me traitent pas autrement qu'un des leurs. Peut-être ne puis-je leur inspirer un autre sentiment ?

Certes, une camaraderie très saine peut unir des personnes de sexe différent. Je connais plusieurs cas de ce genre où un sentiment d'amitié ne s'est jamais transformé en amour. Mais en ce qui vous concerne, et pour parler du cas qui vous inquiète, je puis vous affirmer que vous pouvez plaire. Sans doute jusqu'ici n'avez-vous pas rencontré l'« âme sœur » et ces jeunes gens que vous fréquentez n'ont-ils pas songé à vous faire la cour tout simplement parce que vous n'êtes pas leur « type ». La camaraderie qui vous unit est une chose très précieuse et vous évitera bien des malentendus. Ne soyez pas impatiente, chère amie, et dites-vous bien que vous rencontrerez un jour, peut-être pas très lointain, le compagnon idéal qui fera vibrer votre cœur et qui saura réaliser toutes vos aspirations.

HORATIUS

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine



Sir Walter Monckton, directeur de la propagande dans le Proche-Orient, faisant les gestes de la victoire.

LA TURQUIE SE PREPARE

Les préparatifs bulgares et les concentrations de troupes sur les frontières de la Turquie ne laissent pas d'inquiéter Ankara, mais lorsqu'ils affirment qu'un agresseur éventuel de leur territoire aurait affaire à forte partie, les Turcs sont loin d'avancer de vains mots. La nature particulière du sol turc — sa géographie — font évidemment de ce pays une forteresse aisément défendable. Mais ce n'est pas à la seule nature que les Turcs se reposent du soin de les protéger contre l'envahisseur. Il y a la fameuse armée turque, dont le moral est aujourd'hui plus élevé que jamais, et dont les traditions guerrières sont déjà anciennes. Le Turc est avant tout un soldat et c'est sur la force de ses troupes que s'est construit l'Empire ottoman, qui allait un moment de la mer Rouge jusqu'aux carrefours de Vienne...

L'armée moderne de la Turquie est d'ailleurs équipée d'autres choses que de souvenirs, si glorieux soient-ils. Elle a montré sa valeur depuis que Kémal Ataturk l'a entourée de ses soins.

Personne ne connaît le chiffre exact des effectifs que les Turcs pourraient engager dans une mobilisation générale, mais on ne pense pas être loin de la vérité en évaluant l'armée turque sur pied de guerre à 1.800.000 hommes. Le service militaire est obligatoire en Turquie. Les classes sont appelées à 21 ans. Elles fournissent un contingent annuel de 175.000 hommes dont la moitié est embrigadée. Les citoyens turcs sont astreints aux obligations militaires jusqu'à 46 ans. Une Académie militaire — vieille de cent ans et qui depuis le Kémalisme a été transférée d'Istanboul à Ankara — assure la formation des jeunes officiers. Les étudiants des diverses universités suivent des cours spéciaux d'entraînement militaire. Ils sont ensuite admis pour six mois à titre d'aspirants. Affectés pendant six autres mois à des unités actives, ils sont enfin démobilisés avec le grade de sous-lieutenants de réserve. De cette manière, la Turquie a ses cadres toujours prêts pour le cas de mobilisation générale.

La Turquie n'a donc pas en pratique une armée de métier. Mais les officiers de carrière commencent leur entraînement et leur instruction dès leur plus jeune âge. Ils reçoivent leur première formation dans des écoles secondaires militaires et sont ensuite dirigés sur l'Académie d'Ankara.

Les chefs de l'armée turque ont toujours compris l'importance de la mécanisation. La grande difficulté a été le manque de matériel, mais ils se sont servis de chaque pièce qu'ils possédaient pour entraîner plusieurs hommes. De sorte qu'aujourd'hui le flot d'armes de toute espèce qui vient d'Angleterre et des Etats-Unis — avions, tanks, canons anti-chars et antiaériens, camions, etc. — peut être aussitôt mis en service.

De son armée, la Turquie nouvelle peut être fière. Gardienne des plus nobles traditions militaires et du sol de la Patrie, elle saura ainsi contribuer au maintien de la paix dans le Proche-Orient, sachant que si le jour d'épreuve vient, elle ne luttera pas seule.

SINGAPOUR
objet de la convoitise japonaise

L'attaque de la Malaisie a pour objectif la conquête de Singapour, place forte britannique en Extrême-Orient.

En tant que base navale, Singapour est le rempart de l'Empire britannique en Extrême-Orient. En tant que ville, c'est un immense emporium polyglotte, comprenant une population civile parmi laquelle on compte plus de 10.000 colons britanniques. Ceux-ci coulent une vie heureuse et prospère, malgré les difficultés climatériques.

La population indigène de Singapour se monte à 567.000 âmes; elle est composée de 418.000 Chinois, outre les Malais, les Indiens, les Arabes et, jusqu'au moment de l'agression, les Japonais. Les coolies chinois font les travaux les plus pénibles. Les Arabes, enturbannés de rouge, sont commerçants ou propriétaires fonciers. Les Sikhs barbus assurent le maintien de l'ordre et les Malais trapus conduisent des camions. Les administrations gouvernementales et les entreprises commerciales, dirigées par des Anglais vêtus de blanc, comportent un personnel hindou.

Les Britanniques, qui en temps de paix ont élu Singapour comme résidence, sont en majorité des hommes d'affaires, qui ont accepté de passer dans la contrée 20 ou 30 ans de leur vie, pour gagner l'aisance et mener une vie confortable. Ils pratiquent avec assiduité le tennis, la natation, le cricket, le rugby et le golf. Lorsque leurs enfants atteignent l'âge de 7 ans, ils les envoient en Angleterre ou bien, depuis la guerre, en Australie, pour leur épargner la chaleur tropicale. Le journal le plus important de Singapour, le « Straits Times », publie des annonces sur sa couverture et ensevelit les nouvelles au tréfond des pages centrales, tout comme le « Times » de Londres.

Depuis longtemps, Singapour a cessé d'être l'antre de la pègre humaine. Les dames anglaises l'ont transformé à l'image des villes de leur pays. Le centre social de la ville est l'hôtel Raffles, en face des statues de Sir Stamford Raffles, l'employé de la Compagnie Britannique des Indes qui occupa l'île pour compte de l'Angleterre en 1819. Dans les somptueux locaux de l'hôtel, le gratin de la société de Singapour mange avec délices le meilleur curry du monde, boit des cocktails savamment dosés et danse.

Néanmoins, les meilleurs orchestres ne se trouvent pas dans les grands hôtels, mais dans trois grands établissements dirigés par des Chinois: le Nouveau Monde, le Grand Monde et l'Heureux Monde. Les amusements exotiques sont fournis par les danseurs malais qui dansent le « ronggeng », une espèce de danse du ventre au rythme d'un tambourin, et qui finit en danse de saint Guy.

Des 5.000 Japonais qui habitaient Singapour avant la guerre, 4.000 au moins étaient des espions. Ils possédaient de nombreuses plantations tout au long de la côte malaise; il existait même un village de pêcheurs nippons à l'entrée des détroits de Johore. Plus d'une fois, les autorités avaient découvert des stocks importants de carburant, cachés dans les plantations japonaises. Les Japonais déclarèrent que l'essence leur servait à « détruire les moustiques ». Inutile de dire que ces réserves furent confisquées.

SA DERNIERE VOLONTE

Cette histoire, d'après un message Reuter que cite Radio-Moscou, circule parmi les prisonniers de guerre allemands.

Hitler inspecte le front oriental.

— Quel serait ton dernier désir si une bombe russe explosait à côté de toi ? demande-t-il à un troupier.

— Ma dernière volonté, répond le fantassin, serait d'avoir mon Führer bien-aimé à côté de moi.



MENACE SUR L'AUSTRALIE

La menace japonaise sur l'Australie se précise de plus en plus. Des débarquements ont été effectués par les troupes nipponnes sur les îles qui entourent le grand dominion. On distingue sur notre carte les bases aériennes et navales ainsi que les ports fortifiés qui défendent l'accès de l'Australie.



M. et Mme Duff-Cooper, de retour d'Extrême-Orient, sont arrivés en Egypte à bord d'un hydravion, en route pour l'Angleterre. Après leur débarquement sur le Nil, Lady Lampson les conduit vers l'ambassade britannique.

DUFF-COOPER, l'ennemi N° 3 des nazis

M. Alfred Duff-Cooper, qui est arrivé au Caire venant d'Extrême-Orient, est, après M. Churchill et M. Eden, l'ennemi le plus acharné des nazis. Il appartient à la série de ceux que l'on pourrait appeler les clairvoyants — c'est-à-dire qu'il est de ces hommes qui, dès le temps de paix, et à l'heure où tout le monde était à l'euphorie des « arrangements » avec l'Allemagne, percevait clairement — et proclamait — le danger hitlérien. C'est l'homme qui a risqué sa carrière en 1934 pour réclamer avec M. Eden l'application des sanctions à l'agresseur italien de l'Ethiopie. M. Duff-Cooper qui était alors le jeune titulaire du War Office — il avait quarante-quatre ans — devint ensuite Premier Lord de l'Amirauté. Il abandonna son portefeuille pour protester contre l'accord de Munich. Sa position était désormais prise contre les dictatures. Loin des charges officielles, il proclamait dans un retentissant discours sa volonté de combattre par tous les moyens « la brutale domination du continent européen par la force ». « Nous avons lutté contre Louis XIV et Napoléon, nous avons fait la guerre à Philippe II qui voulait établir l'hégémonie de l'Espagne, répétait-il. Il faut que nous soyons toujours prêts à mener ce combat pour l'Empire, nos principes et notre indépendance. »

Qui s'étonnera que Winston Churchill ait reconnu comme un des siens cet homme à l'infatigable tempérament? Arrivé au pouvoir, M. Churchill l'appela aussitôt dans son cabinet et lui confia le ministère de l'Information. Son défaut est qu'il est trop intransigeant pour ménager les hommes. Le 21 juillet dernier, il céda ce poste difficile et partit en mission en qualité de ministre d'Etat, représentant le Cabinet britannique en Extrême-Orient. Ses fonctions étaient analogues à celles que remplit dans le Moyen-Orient le capitaine Lyttelton.

Plus attachante encore que celle du « politique » est chez M. Duff-Cooper la figure de l'homme. Il a reçu l'éducation qui se donne à Eton et au New College d'Oxford. Il s'est conduit pendant la dernière guerre comme un chevalier, puisque, engagé de 1917 à 1919 dans les Grenadiers de la Garde, il a été décoré du « Distinguished Service Order » et a fait l'objet de plusieurs citations. Il a enfin de l' « honnête homme », tel qu'il s'entendait au grand siècle, le goût des belles-lettres et de l'Histoire. M. Duff-Cooper est aussi un écrivain. Son « Talleyrand » est un chef-d'œuvre, et qui indique parfaitement où s'orientent, sur le plan international, ses amitiés. M. Duff-Cooper est réputé pour aimer la France. Il l'avait déjà servie sur le champ de bataille. Il a voulu par son livre la faire mieux connaître et apprécier, à travers l'un de ses plus grands diplomates.

Chargé de l'Information au début de cette guerre, son premier soin fut de parler au micro de la B.B.C. aux peuples associés de France et d'Angleterre pour les mettre en garde contre les tentatives de l'Allemagne pour briser leur unité. On trouve dans le petit livre que M. André Maurois a consacré à la tragédie de la France un passage sur M. Duff-Cooper. Il témoigne de l'empressement que le ministre mettait à faire parvenir jusqu'aux Britanniques la voix de leurs alliés.

Avec des hommes comme Churchill et comme Duff-Cooper, l'amitié franco-anglaise ne mourra pas.

LE LIEUTENANT DEVENU PASTEUR

Le Rév. major-général Bach, commandant de la région de Halfaya, est un des personnages que la campagne de Libye a placé au premier plan de l'actualité.

Le cas de l'ex-pasteur de Mannheim devenu chef militaire rappelle celui de son collègue le pasteur Niemoeller qui, lui, a laissé la carrière militaire pour revêtir le frac.

Pendant la guerre de 1914-1918, l'Oberleutenant Niemoeller commandait le sous-marin « UC-67 » qui remporta 31 victoires sur des bateaux ennemis. Après l'armistice, le lieutenant renonçait à sa carrière de marin pour devenir pasteur. En 1921, il prit les ordres, et lorsqu'en 1933 les nazis se saisirent du pouvoir en Allemagne, il fut le premier à désavouer publiquement la nouvelle doctrine, en qualité de chef des Luthériens. Il osa déclarer au cours d'un de ses sermons: « Nous devons obéir à Dieu et non pas aux hommes. » Il fut aussitôt arrêté et enfermé dans une cellule du camp de concentration de Sachsenhausen. Il a accompli depuis longtemps la peine de sept mois d'emprisonnement prononcée contre lui pour « avoir soutenu une opposition ouverte contre les lois allemandes », mais Hitler n'ose pas le relâcher. Il est vrai que le Führer craint autant de le faire mettre à mort.



Niemoeller pourrait recouvrer sa liberté à l'instant, s'il cessait de prêcher contre le paganisme et la doctrine nazie. Mais le pasteur a préféré la prison à l'abjuration de sa foi.

QU'EST-CE QUE LA SPAB ?

Dans son dernier discours à la Chambre des Communes qui lui valut une majorité écrasante, M. Churchill parla de l'urgence qu'il y avait de créer à Londres un « bureau de l'économie de guerre » tel qu'il existait aux Etats-Unis, sous la direction de M. Donald Nelson.

Les charges de ce bureau qu'on appelle en abréviation la SPAB (Supply Priorities and Allocations Board) sont tout d'abord de fixer le montant du matériel nécessaire aux besoins de l'armée, la production pour la conduite de la guerre et les besoins civils. En d'autres termes, la SPAB assume un contrôle de base sur l'industrie générale de l'Amérique et décide, en définitive, ce qui doit ou ne pas être manufacturé, ce qui doit ou ne doit pas être consommé par le public civil. C'est en quelque sorte un bureau d'économie nationale avec un contrôle vigilant et une rétribution judicieuse des charges de travail et des quantités nécessaires aux besoins militaires pour la bonne conduite de la guerre.

Il faut évidemment une capacité particulière et des connaissances techniques très vastes pour être placé à la tête de ce bureau dont les ramifications doivent s'étendre à toutes les branches de l'industrie.

On demanda à M. Nelson si les moyens de production avaient beaucoup évolué depuis l'autre guerre.

— Il n'y a aucune comparaison possible, dit-il. Tout a changé et nous devons aujourd'hui marcher sur le rythme des tanks au lieu d'adopter le pas des fantassins de jadis. Le problème de ravitaillement est aussi plus dur qu'autrefois. Bien entendu nous ne pouvons pas nous débrouiller tout seuls et nous devons faire appel à divers groupements, à diverses coopératives. Nous sommes pour ainsi dire le point de centralisation de toutes sortes de départements, et c'est après des études approfondies et minutieuses que nous décidons de la répartition du travail et des quantités de matériel et d'approvisionnements à fournir tant aux armées qu'aux populations civiles.

En marge de la guerre, la SPAB contribue à assurer la marche utile des sources de ravitaillement et des moyens de production.

ROUTES NOUVELLES à travers l'Arctique

Il a fallu la guerre pour donner au « Passage du Nord-Ouest », situé à l'extrême-nord de l'Amérique, une importance capitale. Ce chemin, de plus en plus employé, conservera son importance même après la cessation des hostilités.

Les neuf provinces du Canada comptent aujourd'hui un réseau de plus de cent aérodromes installés par la Royal Canadian Air Force, et d'autres encore sont en voie de construction. En outre, des bases parfaitement outillées ont été créées à Terre-Neuve, tout au long de la côte du Labrador et d'Alberta. Dans l'immense région d'un million de milles carrés qui constitue les territoires du Nord-Ouest, des avions, équipés de flotteurs en été et de skis en hiver, peuvent se poser et décoller facilement des centaines de lacs et de rivières ou de l'océan Arctique.

Avec la mise au point des nouvelles bases, des avions de combat à rayon d'action réduit pourront voyager par leurs propres moyens, via Groenland et Islande, vers la Grande-Bretagne. De l'autre côté, des appareils pourront être rapidement envoyés à travers le détroit de Bering et la Sibérie en Russie. Des plans ont été mis au point pour créer une route défensive à travers la Colombie britannique, le Youkon et l'Alaska.

Jusqu'à récemment, les territoires du Nord-Ouest étaient pour les Canadiens synonymes de glace et de neige. Aujourd'hui, ces régions produisent de l'or, des fourrures, du pétrole et de l'énergie hydraulique, et bientôt les vastes gisements de cuivre et d'autres richesses minérales seront mis en exploitation.

Ces régions sont appelées à devenir un carrefour primordial de routes transcontinentales. Le chemin le plus court pour aller de Chicago à Calcutta passe par le Nord. Celui qui mène de San-Francisco à Londres passe également par les régions arctiques, la baie de Hudson et la terre de Baffin.

Dans leurs publications géopolitiques, les Allemands ont longuement discuté l'importance stratégique de l'Islande et des régions d'approche de l'hémisphère occidental. Ils ont, du moins en théorie, envisagé la possibilité de déclencher, en partant de ces régions, une attaque foudroyante sur l'Amérique du Nord.

L'emploi de l'aviation dans les régions arctiques ne remonte pas seulement au commencement de la guerre. Des trappeurs, des commerçants et des prospecteurs de gisements survolaient régulièrement l'Arctique alors que bien des gens pensaient encore que l'art de voler était un art difficile et dangereux.



M. Anthony Eden, lors de son voyage à Moscou, a été reçu à son arrivée en gare par M. Molotov et Sir Stafford Cripps. Les voici tous trois recouverts d'épais manteaux de fourrure et de coiffures appropriées à la température glaciale.

Un document secret

LE NOUVEAU BREVIAIRE NAZI

Dans un de ses discours, le président Roosevelt déclara que le gouvernement de Washington détenait un document rédigé par le gouvernement de Hitler, constituant le plan suivant lequel les nazis ont l'intention d'abolir toutes les religions existantes, dans les territoires sous leur contrôle.

Ce plan, connu comme « Le Plan des Trente points », fut établi par Rosemberg, grand maître de la philosophie et de la religion nazie.

Les dirigeants nazis n'ont à ce jour donné aucune publicité à ce document secret, bien qu'une copie en ait été communiquée à tous les membres influents du parti, ainsi qu'aux propagandistes à l'étranger.

Voici quelques articles de ce bréviaire de la nouvelle foi, dont le pilier majeur est le « Mein Kampf » de Hitler.

●

● *L'Eglise Nationale du Reich allemand s'arroge catégoriquement le droit exclusif de contrôler toutes les églises à l'intérieur des frontières du Reich. Celles-ci deviendront les églises nationales du Reich allemand.*

● *Le peuple allemand ne doit pas servir l'Eglise Nationale. L'Eglise Nationale doit être absolument et exclusivement au service d'une seule doctrine : race et nation.*

● *L'Eglise Nationale est fermement déterminée à détruire sans pitié, et par tous les moyens, les croyances étranges et étrangères du christianisme, importées en Allemagne au IXe siècle.*

● *Les églises existantes ne pourront pas être touchées du point de vue architectural, parce qu'elles représentent : la propriété de la nation allemande, la culture allemande et, dans une certaine proportion, le développement historique de la nation. En tant que propriétés de la nation, elles devront non seulement être entretenues, mais préservées.*

● *L'Eglise Nationale n'a pas de pasteurs, de chapelains, ni de prêtres, mais elle sera servie par des orateurs du parti national-socialiste qui prêcheront.*

● *Les services de l'Eglise Nationale auront toujours lieu le soir et jamais le matin. Ces services auront lieu le samedi, avec des illuminations solennelles.*

● *L'Eglise Nationale demande la cessation immédiate de la publication et de l'expansion de la Bible en Allemagne, ainsi que la publication des journaux du dimanche, des fragments, des périodiques et des livres traitant de sujets religieux.*

● *L'Eglise Nationale s'est imposée comme devoir sacré d'employer toute son énergie afin que l'éternel « Mein Kampf » soit répandu dans toute l'Allemagne et que chaque Allemand vive et complète son existence en harmonie avec les préceptes de ce livre.*

● *Sur les autels, seul le « Mein Kampf » devra demeurer, étant le livre sacré de la nation allemande et par conséquent de Dieu. A gauche de l'autel sera placée une épée.*

● *L'Eglise Nationale répudie le baptême chrétien des enfants allemands et particulièrement le baptême à l'eau bénite au nom du Saint-Esprit.*

● *Les parents d'un nouveau-né devront seulement prêter le serment allemand devant l'autel. Voici le libellé du serment :*

« Au nom de Dieu, je jure solennellement que moi (nom), père de cet enfant, et ma femme, sommes de descendance aryenne indiscutable. En tant que père, je m'engage à élever cet enfant selon l'esprit allemand et comme un membre de la race allemande. »

La femme prêtera un serment analogue.

● *La jeunesse allemande recevra ses diplômes dans une atmosphère solennelle. Toutes les églises nationales devront se tenir à la disposition de la jeunesse allemande. Le jour de la jeunesse de Hitler sera le vendredi qui précède Pâques. En ce jour seulement les dirigeants de ces organisations pourront prendre la parole.*

● *La cérémonie du mariage des Allemands consistera en un serment prononcé en posant la main droite sur l'épée. Les cérémonies de l'Eglise Nationale ne comporteront pas de génuflexions humiliantes.*

● *Le jour de l'entrée en fonctions de l'Eglise Nationale, toutes les croix des églises chrétiennes seront enlevées dans tout le Reich et ses colonies, et remplacées par l'invincible croix gammée.*



Vingt-cinq ans en arrière. Une jeune Américaine accompagne à bord d'un ferry-boat le « sweetheart » qui part pour le front. Le même spectacle émouvant se renouvelle aujourd'hui dans chaque coin des Etats-Unis.

UN EMPLOI POUR LA VIE

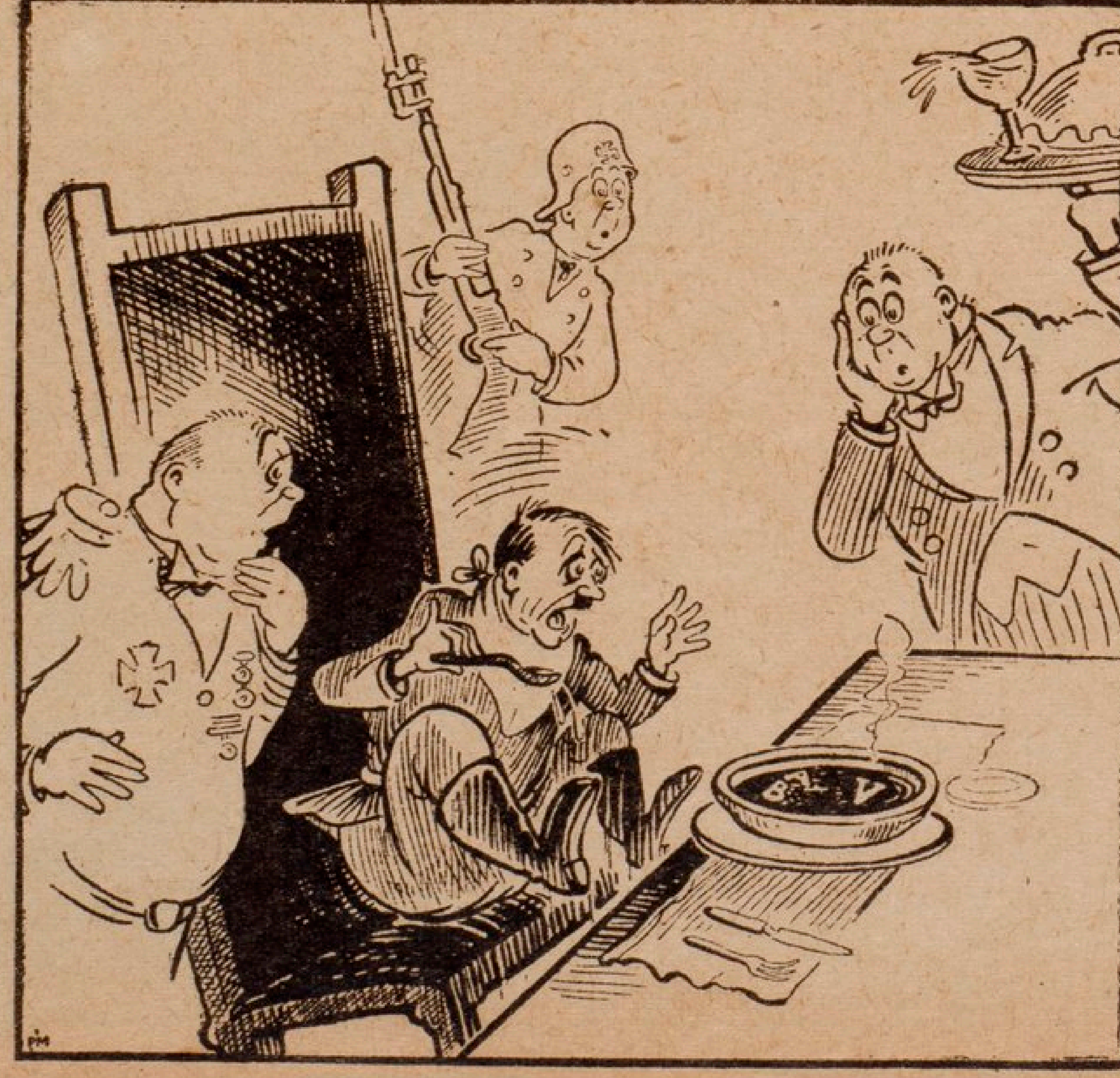
Deux Allemands se rencontrent à Paris. Karl demande à Fritz :

— Tu as un bon emploi ici ?

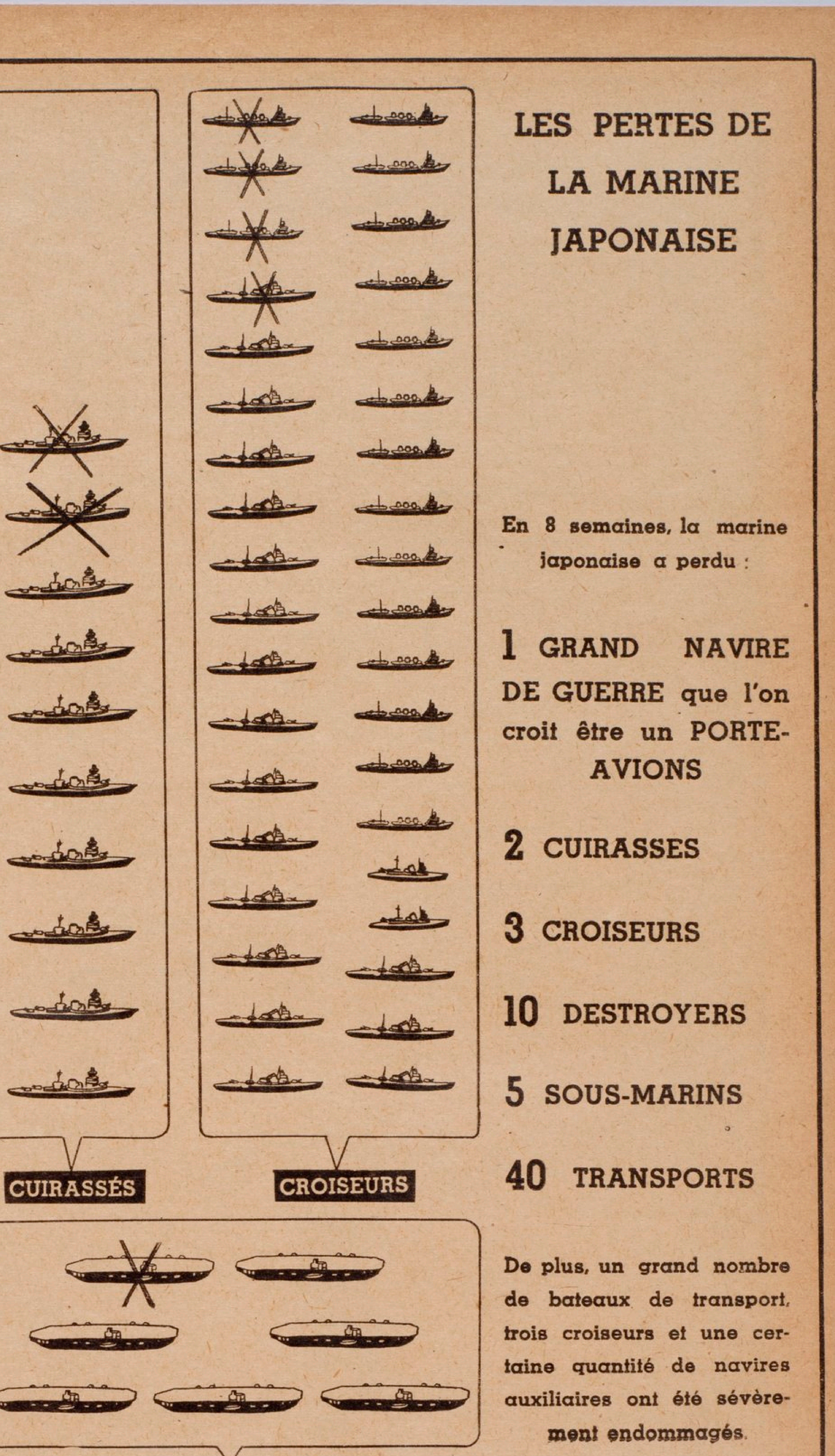
— Oh, oui ! J'ai un excellent travail, répond Fritz. Toute la journée je suis sur la dernière plate-forme de la Tour Eiffel et, télescope en mains, je regarde vers le nord pour voir si les Anglais ne lèvent pas le drapeau blanc.

— Et la paye est bonne ? s'enquiert Karl.

— Elle n'est pas très généreuse, répond Fritz, mais, tu comprends, c'est un emploi pour la vie...



Le Führer trouve, à son grand désarroi, des V dans les pâtes de son potage.
(News Review)



MYSTERE DE LA FLOTTE JAPONAISE

Que vaut la flotte japonaise? A ce sujet plane un véritable mystère. Ce que l'on sait d'une façon certaine, c'est qu'à l'expiration du traité naval de Londres, à la fin de 1936, le Japon possédait 200 bateaux de guerre, d'un tonnage total de 756.798 tonnes. Parmi ces navires, neuf étaient des croiseurs de bataille. Tous étaient de vieille construction, leur lancement remontant à une période antérieure au traité de Washington de 1921, mais tous avaient été reconstruits et « modernisés » d'une façon tellement complète qu'on pouvait les considérer comme neufs.

Trois cuirassés également avaient reçu un traitement de « rajeunissement » qui les transforma en cuirassés de bataille.

Depuis 1936, les Japonais ont entouré de mystère leur programme de constructions navales. Lorsque l'Italie se joignit au pacte anticommuniste germano-nippon en 1937, le « Giornale d'Italia » déclara que « les Japonais avaient mis en chantier trois cuirassés de bataille de 46.000 tonnes, armés de canons de 16 pouces. En 1941, les Japonais possèderont un total de 289 navires de guerre d'un tonnage global de 1.109.130 tonnes ».

Dix-huit mois plus tard, les Japonais eux-mêmes annoncèrent un programme de constructions navales s'étendant sur six ans, dont le coût devait atteindre 120 millions de livres. « La flotte japonaise, déclara le ministre de la Marine nippon, devra être égale à la flotte la plus puissante du monde. »

Il est impossible de savoir si une ou plusieurs unités de ce programme de 1939 sont entrées en service à l'heure actuelle.

Un navire de guerre est beaucoup plus long à construire qu'un simple bateau marchand.


Les navires de guerre japonais les plus récents possèdent des canons de 18 pouces. Les grands cuirassés supportent une artillerie aussi lourde, mais ces géants sont extrêmement coûteux. Pendant ces dernières années, l'économie japonaise a été tellement déséquilibrée, que les navires nippons sont sûrement inférieurs aux bateaux de guerre britanniques ou américains de même tonnage. Mais à coup sûr ils présentent une vulnérabilité plus forte que les navires des autres flottes. On l'a vu cette semaine au cours des attaques dont ils ont été l'objet dans le détroit de Macassar.

PAS DE SOSIE DE HITLER

Hitler n'a pas eu jusqu'ici de sosies pareils à ceux qui, à l'époque napoléonienne, semaient une singulière confusion parmi les peuples. Ainsi, le neveu du grand Garrick fut, du fait de sa ressemblance frappante avec Bonaparte, la victime de plusieurs méprises et plusieurs fois arrêté en Angleterre. Finalement, les autorités britanniques durent lui délivrer un passeport attestant sa véritable personnalité, afin d'éviter le renouvellement de pareilles erreurs qui, sans doute, ne manquaient pas d'enorgueillir le sosie du grand empereur mais, aussi, lui causaient trop d'ennuis...

Mais, aujourd'hui, qui pourrait se sentir flatté de ressembler à Adolf ?


VICTOIRES EN RUSSIE
LAC LADOGA
Golfe de Finlande
LENINGRAD
LAC PEIPUS
NOVGOROD
L. ILMEN
PSKOW
KHOLM
Chemin de fer Leningrad - Moscou dégagé
Collines du Valdai
VELIKIE-LOUKI
KALININE
RZEV
VYAZMA
MOJAISK
MOSCOU
Transibérien



Le 9 décembre 1941, les Russes déclenchaient leur offensive dans la région de Rostov, et après de rudes combats la ville tombait entre leurs mains. En même temps, d'importants effectifs étaient débarqués en Crimée et reprenaient Kerch. Le mouvement en avant des armées russes s'étendait bientôt à toute la ligne du front. Entre le 15 décembre et le 15 janvier, Kalinine, Klin, Tikhvine, Kalouga, Volokolamsk, Maloyaroslavetz, Staritza, Mosalsk sont les étapes de l'offensive.

Le 15 janvier, les armées soviétiques avaient occupé une ligne partant de Léningrad, descendant vers le sud par Staritza, Mojaïsk et Maloyaroslavetz, formant une poche dans les positions allemandes dont le point culminant était Medyn, au sud-est de Vyazma, puis allant rejoindre le sud par Orel, Koursk et la ligne des armées de Timochenko.

Plus tard, Novgorod est contournée, Rzev et Orel sont investies à leur tour. Le 16 janvier, les Russes arrivent devant Kharkov qui se trouve sous le feu direct de l'artillerie soviétique. Le 17, investissement de Mojaïsk et de Taganrog. Après des combats acharnés, la ville de Mojaïsk est évacuée par les Allemands qui essayent d'opérer une retraite vers Vyazma, pour échapper au mouvement qu'ont dessiné les Russes. En effet, de Staritza, au nord-ouest de Mojaïsk et de Medyn, au sud-ouest, les fameuses pinces Zukhov se referment, ayant pour objectif commun la route Mojaïsk-Smolensk. Le 20 janvier, Vereya, au sud de Vyazma, est occupée, obligeant l'ennemi à précipiter son mouvement de retraite. Les Russes se trouvent à proximité de la région de Smolensk et menacent sérieusement la retraite allemande du nord et du sud.

Le 22, l'état-major soviétique commence une opération dans les collines de Valdaï, au nord-ouest de la région de Moscou. Les soldats de l'armée rouge arrivent à Starva-Toropa et poussent vers l'important centre de Velikie-Louki. La manœuvre enveloppante met Rzev en grande difficulté. Mais l'avant-garde soviétique pousse de l'avant, toujours en direction nord-ouest.

A l'ouest des collines de Valdaï, Kholm et la rivière Lovatz tombent aux mains des Russes.

Le 26 janvier, changeant brusquement de direction, les forces soviétiques, parties des collines de Valdaï, obliquent vers le sud et se rabattent vers la ligne de chemin de fer Vyazma-Smolensk.

Le 28 janvier, les soldats de l'armée rouge ont encore poussé en avant. Leurs têtes de ligne menacent dangereusement Smolensk dont elles se trouvent à peine à 130 kilomètres. Le quartier général de Hitler a déjà évacué la ville depuis quelques jours. Les deux armées qui attaquent au nord et au sud voient le moment de leur jonction approcher, créant ainsi une poche dans laquelle seront enfermés tous les effectifs nazis qui occupent encore la région de Vyazma et de Rzev.

FIER, COURAGEUX, PLEIN D'ARDEUR ET DE FOUGUE, DECIDE A COMBATTRE L'ENNEMI, CE SOLDAT SOVIETIQUE PRETE LE SERMENT D'USAGE AVANT DE PARTIR POUR LE FRONT.

MOSCOU

Voici un reportage remarquable du journaliste américain Quentin Reynolds, qui vécut à Moscou les heures les plus périlleuses de cette guerre. Cet article, que nous empruntons à notre confrère américain « Collier's », fut écrit au moment où la pression des armées allemandes sur le front du centre avait atteint son point culminant.

Le petit barbier était parfaitement fier de son anglais. C'était le seul barbier de Moscou qui parlât la langue anglaise. Tandis qu'il faisait courir son rasoir le long de mes joues, il ne cessait de bavarder:

— Les Allemands ont entrepris une grande offensive sur Moscou, me dit-il. J'ai lu la « Pravda », ce matin. Les dépêches déclarent qu'ils jettent dans l'attaque des milliers et des milliers d'hommes. Eh bien, ajouta-t-il avec ironie, s'ils ont tellement de soldats à faire tuer, nous serons heureux de les aider dans cette tâche.

— Il n'y a pas là de quoi rire, lui fis-je remarquer.

Son visage devint plus sérieux et ses mouvements plus rapides.

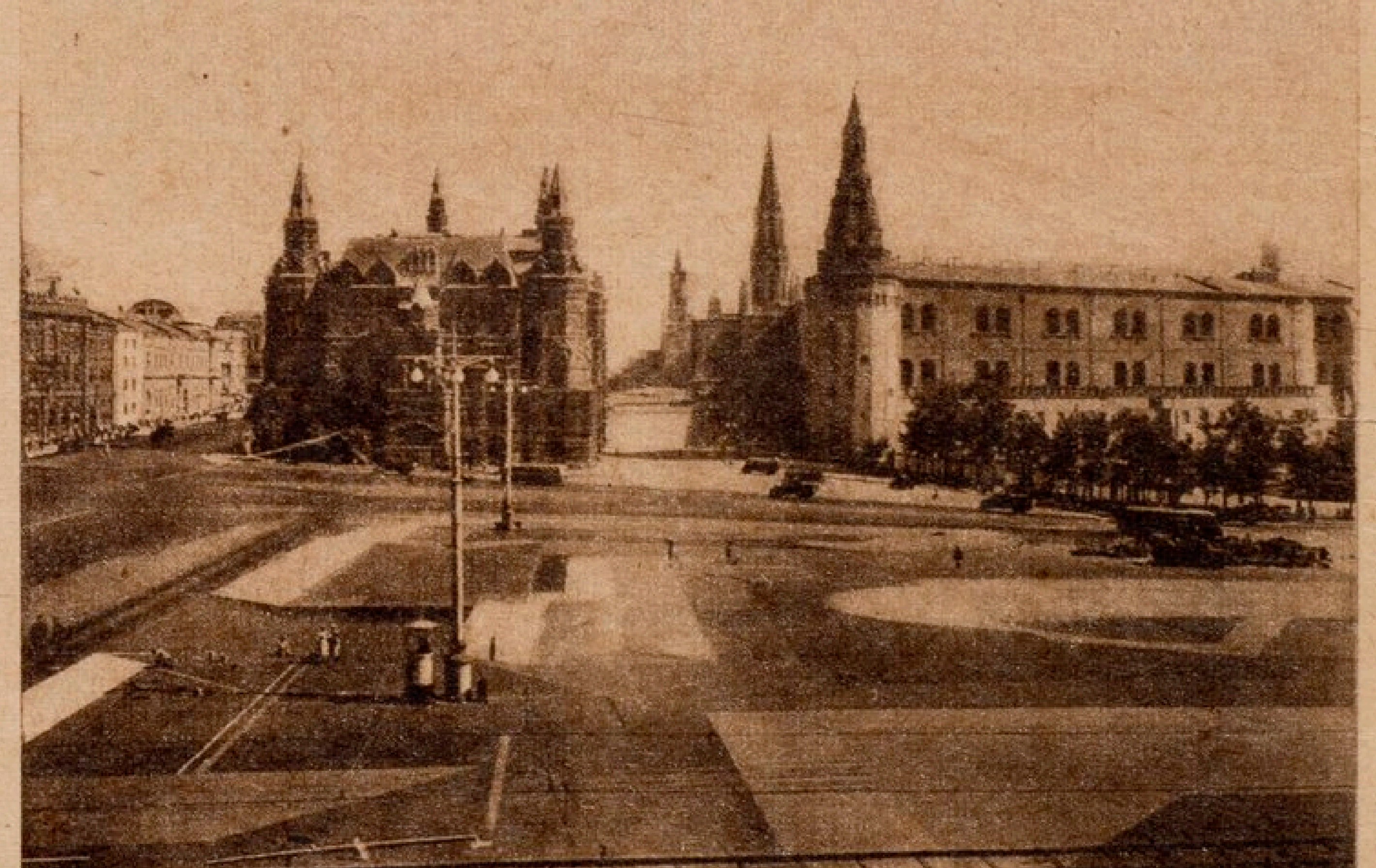
— Qu'ils viennent donc, dit-il encore, nous saurons nous battre.

Moscou est bien différente du Paris de 1940. La capitale française était apathique, indifférente. Des milliers d'individus répétaient cette phrase dont ils se servaient comme d'un bouclier:

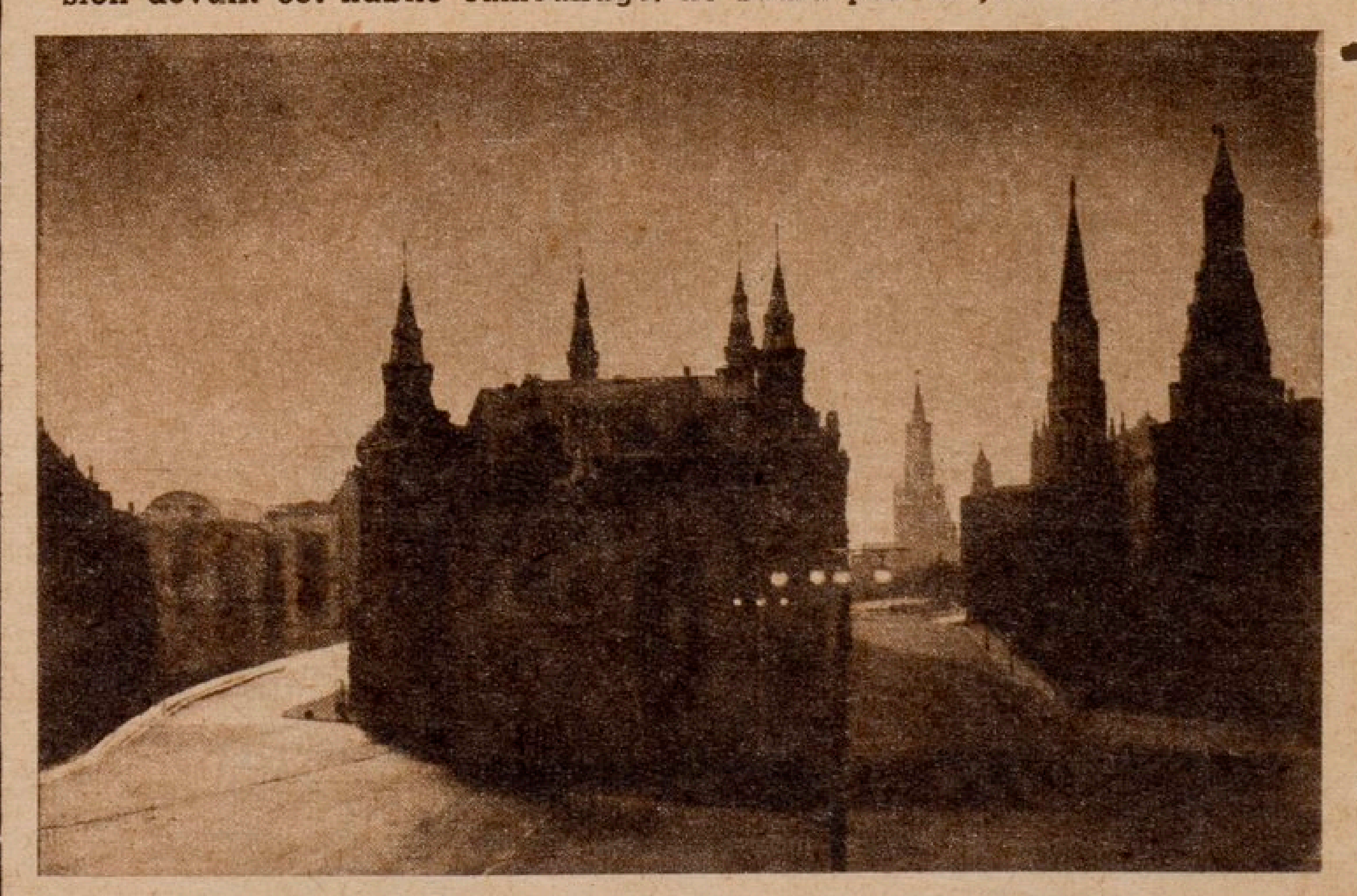
— Ils ne pourront jamais entrer à Paris.

Les habitants de Moscou, au contraire, examinent la situation, lisent les journaux, consultent des cartes, sans toutefois se départir de leur confiance. Ils savent que Moscou tiendra, mais ils sont conscients du danger qui les menace et se rendent compte qu'ils auront des mois, peut-être des années à souffrir. Les Russes sont avant tout réalistes, comme leur grand chef Staline, et ils savent envisager la situation du front. Ils ont subi les bombardements intenses de la Luftwaffe, ils ont vu les ruines causées par les raids ennemis, ils ont connu la mort affreuse de leurs pères, de leurs fils, de leurs frères, tués sur le front, mais ils savent cacher leur douleur et affronter le danger sans peur. D'ailleurs, Moscou sait que ses souffrances ne sont rien à comparer avec celles subies par Kiev, par Odessa, par Léningrad, et elle s'attend à ce que la Luftwaffe concentre toutes ses forces sur elle. Elle attend. Elle est prête.

Entre temps, la vie continue, une vie presque normale, du moins durant la journée. Les théâtres présentent des ballets somptueux où l'on compare le talent des célèbres danseuses Ulanova et Lepeshinskaya. Chacune a ses partisans et ses fanatiques. Il y a quelque temps, toutes deux apparurent dans le fastueux ballet du Cygne. Lord Beaverbrook et Averell Harriman, qui, de passage à Moscou, assistaient au spectacle, s'extasiaient devant les pirouettes gracieuses de la ballerine Ulanova. Les admirateurs de sa rivale ne manquèrent pas de dire aux hommes d'Etat: « Attendez de voir Lepeshinskaya. »



De fausses toitures ont été peintes sur le sol autour du Kremlin, de faux ombrages ont été dessinés sur le toit de l'Arsenal (à droite) pour faire croire à des bâtiments séparés. L'avion ennemi, pris de confusion devant cet habile camouflage, ne saura pas où jeter ses bombes.



Black-out partout. Seule l'entrée du Kremlin est faiblement éclairée. Durant les raids le trafic est absolument interdit et, tous les jours, de minuit à quatre heures du matin, il faut un permis spécial pour circuler.

CE QUE HITLER PENSE DE LA RUSSIE

Celui qui voudra attaquer la Russie devra se souvenir des réalités suivantes :

1° La Russie est un pays de 180 millions d'habitants.

2° Le territoire russe est pratiquement à l'abri de toute attaque.

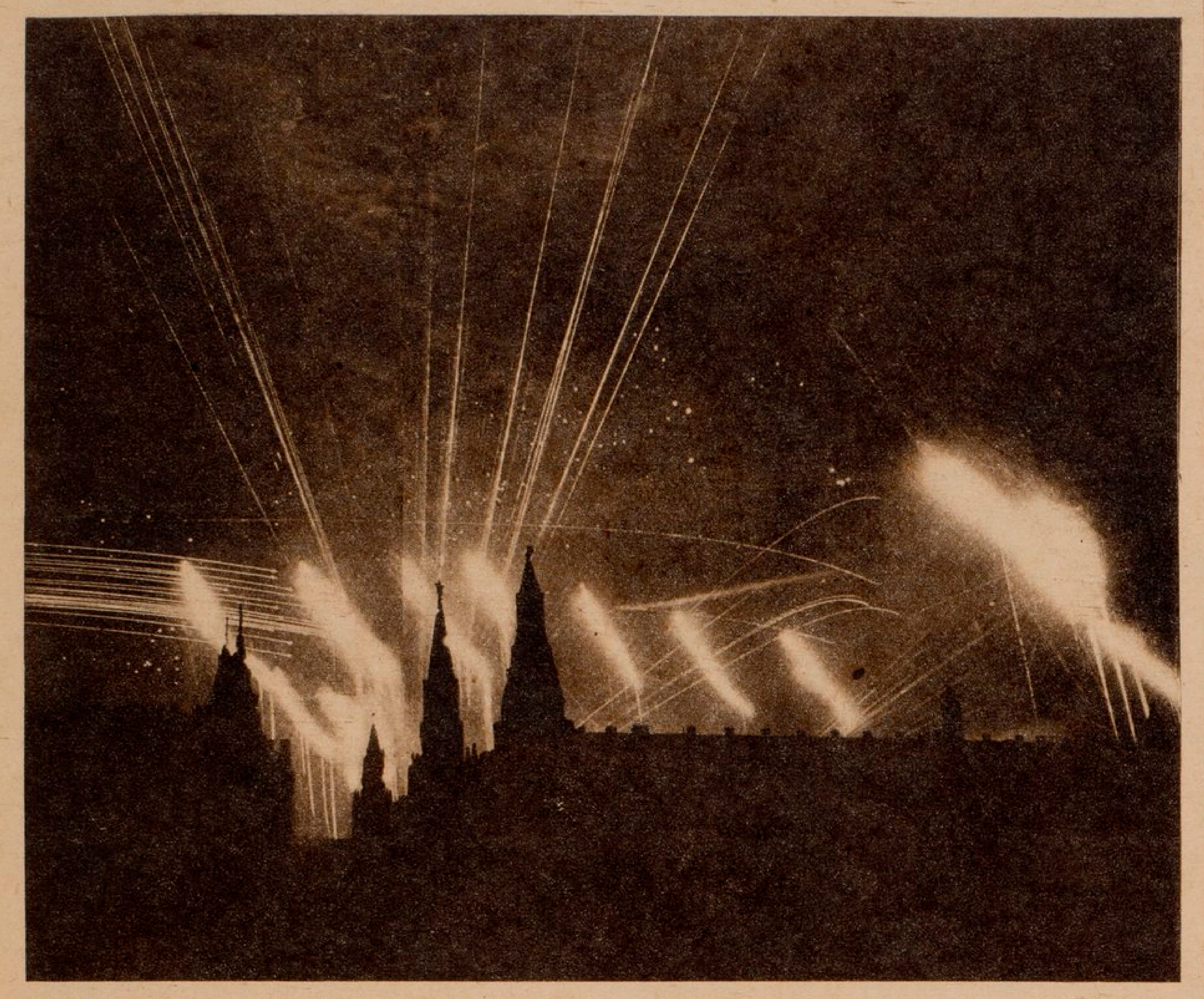
3° La Russie ne pourra jamais être affectée par un blocus.

4° Ses industries sont hors de portée des attaques aériennes. Les centres industriels les plus importants se trouvent à une distance de 4.000 à 6.000 kilomètres des frontières.

Ainsi parla Hitler au cours d'une interview accordée à lord Londonderry en 1937. Et le Führer ajouta :

« Ces quatre faits sont suffisants pour démontrer la dangereuse puissance de ce pays... En 1917, la Russie était à bout de forces. En 1920, elle était déchirée par la guerre civile. Au cours des années 1924 et 1925, les premiers signes de convalescence apparurent avec la création de l'armée rouge. En 1927, le premier plan quinquennal fut établi et mis en marche. En 1932 vint le second plan quinquennal. **La Russie possède un commerce florissant, l'armée la plus forte, les divisions blindées les plus fortes et l'aviation la plus forte du monde. Ceux-ci sont des faits qui ne doivent pas être ignorés.** »

capitale du courage



Raid sur Moscou. Des fusées lumineuses sont lancées des avions ennemis sur le Kremlin (au centre) et le musée d'Histoire (à gauche). Les batteries antiaériennes sont entrées en action, forçant les appareils ennemis à s'éloigner. Cette remarquable photo a été prise de nuit, au cours d'un raid aérien sur la capitale soviétique.

L'Opéra aussi est ouvert et les salles de cinéma sont pleines à craquer, mais l'assistance est surtout composée de femmes, les hommes se trouvant sur le front.

Hier, Moscou était en vacances. En effet, au grand stade Dynamo se disputait un match sensationnel qui opposait le club de ce stade à celui de Spartak. Une foule immense avait envahi les tribunes, et chaque équipe avait ses partisans qui applaudissaient avec frénésie à chaque joli coup des joueurs de son choix. De véritables hurlements accompagnaient un « goal » raté par l'une ou l'autre équipe. Pendant ce temps, de nombreux avions survolaient la ville pour guetter l'approche de bombardiers ennemis.

Cette après-midi, je me rendis au cirque. Les journaux venaient d'annoncer la chute d'Orel et les couloirs de Narkomindel (le bureau de presse des Affaires étrangères) grouillaient d'une foule anxieuse. Mes confrères étaient graves et découragés. Il est impossible de vivre longtemps ici sans aimer le peuple russe. Il est décent, aime son foyer, et vous pourriez transplanter n'importe lesquels de ces Russes, que vous rencontrez dans la rue au Middwest, aux Etats-Unis, ou ailleurs et les confondre au bout d'un certain temps avec les habitants de ces contrées. Je ne suis pas en Russie depuis longtemps, mais j'ai pu m'imprégner suffisamment de son atmosphère pour comprendre que le peuple de ce pays n'était absolument pas différent du nôtre. Les autres correspondants anglais ou américains sont du même avis que moi. Je quittai le bureau de presse, l'esprit angoissé, et me dirigeai vers le cirque. J'en trouvai un comme tous les autres, avec la même odeur de sciure et la même atmosphère vibrante. Les tribunes étaient combles et les clowns aussi facétieux que partout ailleurs. Des trapézistes firent fureur et un magicien aussi habile qu'adroit provoqua les rires et les clameurs de l'assistance. Le rire est une arme que les Allemands ne pourront jamais combattre, ni tuer avec des bombes.

— Et maintenant, dit le speaker pour terminer, nous arrivons à la fin de notre spectacle. Je suis sûr qu'il vous a plu, peuple de Moscou. J'ai entendu vos rires et vos acclamations. C'est très bien. Moscou ne doit pas porter sur son visage un masque d'inquiétude. Malgré son angoisse, Moscou rit.

Je ne suis pas plus communiste que vous qui me lisez. Cependant, je défie n'importe qui de rester indifférent vis-à-vis d'une pareille race.

Le rationnement de la capitale n'est pas sévère. On peut trouver dans les restaurants de quoi manger aussi bien que dans n'importe quel hôtel de Londres. Il n'y a pas non plus de rationnement dans les vêtements, mais la plupart des usines sont occupées à fabriquer des uniformes pour les soldats. Aussi les magasins ne possèdent-ils pas une grande variété de costumes autour de leurs comptoirs. D'ailleurs, les Russes ne recherchent aucune fantaisie dans leur habillement. Tant qu'un vêtement est chaud et pratique, il leur suffit. On peut encore acheter des fourrures et vous pouvez vous faire confectionner un pardessus aux mêmes prix qu'à Londres ou à New-York.

A part les uniformes militaires que l'on voit durant les journées à travers les rues, et les queues à la porte des magasins de ravitaillement, on pourrait oublier que la plus grande guerre de l'histoire est en train de se jouer à moins d'une heure de vol. Mais dès la tombée de la nuit, on se rend bien compte que l'on est en guerre. Le black-out complet commence à six heures maintenant. Il est beaucoup plus sévère qu'à Londres. Seuls les autobus et les tramways gardent une lumière voilée, mais à la moindre alerte tout le trafic est arrêté.

Bien que Moscou n'ait pas encore subi un raid comparable à ceux de Londres, elle les prend beaucoup plus sérieusement que cette dernière. Dès que les sirènes mugissent, les hôtels et les restaurants de Moscou cessent brusquement leur service et la clientèle est priée de se rendre immédiatement dans les abris. Toutes les précautions sont prises pour que les raids aériens provoquent le moins de victimes possible.

Même quand il n'y a pas d'alerte, le couvre-feu a lieu à minuit et il est absolument interdit de circuler dans les rues après cette heure sans un permis spécial. Seuls les correspondants de journaux ont le droit de le faire. A quoi bon? Dès dix heures, on ne trouve plus dans la capitale un hôtel ni un restaurant ouvert. Il n'existe nulle part de club de nuit. Depuis hier, les deux plus grands hôtels, le Métropole et le National, ne servent plus de vodka et l'on ne peut boire du whisky que si l'on a un ami influent dans une ambassade. La bière est inexistante, comme aussi les cigarettes anglaises et américaines. Les circonstances, qui ont fait des correspondants étrangers des « couche-tôt », les ont rendus aussi par la force des choses non-fumeurs et non-buveurs. Et cela ne manque pas de nous coûter beaucoup.

Mais Moscou est prête pour la bataille. Peu lui importe les sacrifices individuels. L'ennemi n'est pas loin et la capitale saura bien se défendre. Rien ne saura l'abattre et j'ai la conviction qu'elle saura tenir le coup.

EN ROUTE POUR KUIBYSHEV

Au moment de l'approche allemande, les habitants de Moscou, qui ne participaient pas aux travaux de défense, furent évacués à Kuibyshev, sur la Volga, à 800 kilomètres de la capitale. Parmi eux se trouvait l'écrivain soviétique Vsevolod Ivanov, qui a fait de son voyage le récit suivant.

Sur la rive de la grande Volga à Kuibyshev. Autour de moi s'étend une ville immense, avec les cheminées fumantes de ses usines, les files d'automobiles qui roulent dans tous les sens, les canots automobiles et les bateaux qui sillonnent les eaux calmes du fleuve...

J'arrive de Moscou. Plusieurs de mes amis sont venus avec moi, et d'autres encore arrivent par train ou par bateau. L'histoire de notre voyage est brève et pareille pour nous tous. Il n'y a pas de place pour « les civils », si l'on peut parler de civils dans cette guerre, près des tranchées. J'étais un non-combattant, et j'avais besoin de calme pour continuer mon travail. Je reçus l'ordre de partir.

Les visages de tous mes compagnons de voyage étaient tristes. Mais à la vue des trains bondés de troupes que nous croisions sans cesse, et qui allaient vers l'ouest, une expression nouvelle se dessina sur tous les visages. Chacun découvrait que la tristesse avait pour cause le départ et non pas le découragement.

Notre train avançait très lentement. A plus d'une reprise il emprunta une voie de garage pour faire place à des trains chargés de troupes, de matériel, de munitions et de véhicules. Parfois, notre convoi s'arrêtait dans de petites gares poussées dans la neige, sous des chênes dont les feuilles étaient toutes tombées.

Je profitai de ces arrêts pour aller bavarder avec les soldats de l'armée rouge qui stationnaient sur la route dans leurs véhicules. Les parois des voitures étaient décorées de tracts et de titres des journaux publiés par les soldats. L'un d'eux disait « de frapper l'Allemand si fort de façon à ce qu'il n'oublie plus nos plaines et ne rêve plus de les envahir ». A côté des tracts, des caricatures étaient dessinées. Elles n'étaient pas toutes spirituelles, mais elles frappaient par leur vigueur. Presque toutes les affiches contenaient des appels aux cheminots : « Nous avons attendu et désiré ce moment pendant des mois. Conduisez-nous plus vite à l'ennemi, camarades. »

Je liai conversation avec quelques hommes. C'étaient des artilleurs de Sibérie. Trapus, massifs, de taille moyenne, ils dégageaient une impression de force peu commune. Ils savaient pourquoi ils allaient combattre et étaient décidés à se comporter comme de vrais Sibériens, affrontant sans peur un ennemi féroce et une température sévère.

Le spectacle le plus émouvant que je contemplai au cours de mon voyage fut la rencontre d'un groupe d'ouvriers d'usines évacués vers l'est avec des troupes qui allaient au front. Sur une voie étaient garés des wagons chargés de canons, sur l'autre des wagons chargés de machines. La neige tombait drue et avait recouvert les bâches d'une couche immaculée. Les canons, et les machines qui fabriquent les canons ! Et nous entendions : « En avant, camarades ! Soyez tranquilles, nous vous enverrons bientôt d'autres canons. »

RETOUR A MOSCOU

...Mais la contre-offensive russe devait dégager Moscou. Et c'est un autre correspondant de guerre, celui du « New York Times », qui décrit le retour dans la capitale soviétique.

Il y a deux mois, cela semblait impossible ; aujourd'hui, c'est une réalité. Nous sommes de retour dans la capitale russe, que personne de nous autres, correspondants étrangers, ne pouvait espérer revoir. La grande ville est beaucoup plus calme que lorsque nous l'avons quittée. La foule dans les rues est moins dense. Les ouvrages de défense et les barricades s'élèvent dans toutes les rues. A part ces changements, l'aspect de Moscou est toujours le même. Quelques quartiers ont été sévèrement atteints par les bombes.

Des centaines de bombes ont été lâchées sur la ville depuis que nous l'avons quittée, mais la surface de la métropole est si étendue que le résultat des raids ennemis est insignifiant. Néanmoins, Moscou est marquée de rares cicatrices. Pour nous, après Kuibyshev, c'est un paradis : hôtels confortables, baignoires, chauffage, et téléphones qui fonctionnent.

Mais c'est au point de vue psychologique que la ville a changé. Partout, on enregistre la réaction suivant une grande tension, une tension qui n'avait fait que croître au cours des deux derniers mois, pendant que les hordes allemandes pénétraient toujours plus profondément dans les défenses établies autour de la capitale. Finalement, le flot des assaillants, la masse la plus imposante que Hitler ait jamais lancée à l'attaque, a dû s'arrêter et battre en retraite.

Le ton des journaux, des nouvelles de la radio, des communiqués militaires, montre clairement combien grande est la confiance des Russes, convaincus d'avoir détruit toute possibilité pour l'ennemi de renouveler son attaque.

Jusqu'à avant-hier, les organes d'informations avaient adopté un ton très réservé et n'avaient pas cessé de proclamer le danger toujours croissant. Puis, soudain, ce fut une explosion de joie, des cris de victoire, indiquant une foi totale dans la réussite de la contre-offensive qui avait dégagé la ville.

Il y a deux mois, nous avions quitté Moscou par une tempête de neige. Notre retour s'est effectué dans les mêmes conditions climatériques. L'avion de transport qui nous ramena de Kuibyshev décrivit de larges cercles sur la ville drapée de blanc. Très distinctement, nous pouvions apercevoir les tranchées qui avaient été creusées dans les faubourgs et les pièges à tanks qui avaient été posés par des centaines de milliers de citoyens mobilisés pour cette tâche. Des centaines d'ouvriers grouillaient comme des fourmis auprès des ouvrages de défense.

Dans les rues de Moscou règne une grande animation. Seuls les automobiles et les autres véhicules, peints entièrement en blanc, forment des processions spectrales. Près de la moitié des 4 millions d'habitants était restée dans la ville. L'exode en masse, qui avait atteint son maximum pendant les jours terribles de la mi-octobre, s'est arrêté depuis longtemps. Cependant, le transfert des usines se poursuit sans arrêt.

La situation du point de vue alimentaire n'est pas mauvaise. La population reçoit les mêmes quantités de pain, de viande, de beurre et de sucre. Les produits non rationnés, comme par exemple les légumes, sont plus difficiles à trouver.

Les journées les plus pénibles pour les Moscovites furent celles du 14 au 18 octobre, après la percée allemande de Mojaïsk et l'évacuation du corps diplomatique. Les usines, les magasins et les bureaux avaient été fermés et des centaines de milliers de personnes avaient quitté la ville. Ceux qui n'arrivaient pas à prendre un train partaient à pied. Les dirigeants des centres de ravitaillement, des usines et des administrations qui avaient abandonné leurs postes furent traduits devant un conseil de guerre et condamnés à mort.

Mais même pendant les journées sombres d'octobre, Moscou ne connut pas la panique. « Nous nous étions résignés à la mort », disent les Moscovites.

Les cinémas ont recommencé à fonctionner. Les batteries de la D.C.A. se mettent souvent à aboyer, mais personne ne fait plus attention à ces bruits familiers. Peu à peu, dans toute la capitale russe, la vie normale se rétablit avec toutes les manifestations qu'elle comporte.



Nous levons le camp et nous nous dirigeons vers la voie ferrée qui passe à 6 kilomètres. Notre intention est de faire sauter le train ou bien de le faire dérailler...

Le premier jour de l'agression allemande contre l'U.R.S.S., A. Ployakov, correspondant spécial de guerre de « Krasnaya Zvezda », se trouva avec une unité de l'armée rouge qui avait été encerclée et coupée du gros des forces soviétiques par les colonnes blindées allemandes.

Lorsqu'il se vit encerclé, Gralitsky, le commandant de l'unité, divisa son armée en plusieurs détachements et donna à chacun l'ordre d'essayer de se frayer un chemin vers l'Est. Jour et nuit, ces hommes marchèrent à travers les forêts et les marais de la Russie Blanche, détruisant des trains allemands, attaquant des unités nazies et semant la panique à l'arrière des envahisseurs.

Les deux tiers des effectifs avec lesquels se trouvait Ployakov purent regagner sains et saufs les lignes rouges.

Voici le carnet de route du correspondant soviétique où sont consignés les événements saillants de cette dramatique odyssée.

GUERILLA



22 JUIN

Déclaration de guerre. J'ai téléphoné au Bureau de la Presse et j'ai reçu l'ordre de partir immédiatement pour le front. Le même jour, je me joins à l'unité commandée par le major-général Gralitsky.

25 JUIN

Pendant trois jours nous avons avancé vers la frontière, à la rencontre des Allemands. Nos éclaireurs sont constamment actifs et des escarmouches ont lieu tous les jours.

26 JUIN

Aujourd'hui, notre détachement avancé est entré en contact avec l'ennemi. Une colonne de tanks moyens nazie appartenant à la 19e division blindée nous a attaqués. Gralitsky engagea toutes ses forces et affronta l'ennemi sur un front de 30 milles.

Trente tanks ont essayé de franchir le barrage anti-tanks commandé par le lieutenant Popov. Popov commanda: « Feu! » Ses hommes soutinrent un feu d'enfer: dix-huit tanks ennemis furent mis hors d'action. Les autres se retirèrent.

28 JUIN

La bataille a continué pendant deux jours. Nous avons détruit 265 tanks nazis et tué ou blessé plus de 400 hommes faisant partie des équipages. Devant l'impossibilité de nous battre de front, les Allemands ont développé un mouvement d'encerclement. Les files interminables de leurs chars ont contourné nos positions.

...Sidorenko, revêtu de l'uniforme du gendarme allemand, leur fit signe de s'arrêter...

Des avions ennemis ont lâché des tracts: « Vous êtes encerclés de tous côtés. » Sur le verso des tracts est dessinée une carte nous montrant de quelle façon nous sommes encerclés.

Gralitsky examine soigneusement la carte: « Merci pour les détails que vous nous fournissez », dit-il en guise de commentaire. Puis il convoque les officiers en conseil:

« Tous les hommes doivent être clairement et ouvertement mis au courant de la situation. Pas de panique. Soyez un exemple pour vos troupes. Nous allons opérer une retraite vers nos lignes et essayerons de rejoindre le gros de nos forces. Pour le moment, nous devons nous placer dans la position d'une unité opérant derrière les lignes ennemies. Par conséquent, nous adoptons la guérilla. Nous combattrons les nazis pas à pas, les harcelant, les détruisant, ne leur laissant pas un instant de répit. »

Point par point, Gralitsky nous explique le nouveau règlement auquel l'unité devait obéir, les « lois de Gralitsky » comme nous les avons appelées par la suite:

1° *On ne doit plus dire « on dit », mais « j'ai vu ».*

2° *Les conversations oiseuses et les propos défaitistes doivent être implacablement combattus.*

3° *Rations égales de vivres pour tout le monde. Seuls les blessés et les éclaireurs auront un traitement de faveur.*

4° *Soyez économes de munitions et ne tirez que sur des objectifs visibles.*

5° *Ceux qui fumeront en plein air pendant la nuit subiront la peine de mort.*

30 JUIN

Aujourd'hui les éclaireurs ont rapporté qu'une quantité importante d'armes, d'obus, de tanks et de bidons d'essence a été entreposée par l'ennemi sur les quais d'une station de chemin de fer située à proximité. Nous décidons de nous emparer de tout ce matériel à la barbe des nazis. Le commandant de compagnie Zinoviev est chargé de l'opération.

Appareils ennemis en vue. L'un de nous a une idée de génie. Des bâches appartenant à l'ennemi et camouflées par lui traînent çà et là. Nous nous dissimulons sous ces bâches, et l'avion de reconnaissance ennemi, après avoir décrit de grands cercles au-dessus de nous, ne remarquant rien d'anormal, s'éloigne suivi par les autres appareils.

Pendant cinq heures, nous avons procédé au transport du matériel ennemi que nous emportons loin dans la forêt. Ce qui ne peut pas être emporté est détruit. Lorsque les nazis reviendront à la station, ils ne trouveront plus qu'un amas de débris fumants.

Nous avons eu un incident ce soir. Nos éclaireurs ont ramené un maigre vieillard vêtu d'une chemise en lin éclatante de blancheur. Nos hommes avaient remarqué qu'alors que tous les paysans se couchaient par terre au moment des attaques aériennes, celui-ci continuait à planter des pommes de terre dans un champ situé à un kilomètre de notre poste de commandement.

Après un raid, les éclaireurs Korneichik et Platchta abordèrent l'homme:

— Pourquoi ne vous abritez-vous pas, brave homme? Vous pourriez être atteint.

— Oh! cela n'a pas d'importance, répondit le vieillard. Ils ne peuvent pas viser exactement, et mes pommes de terre ne peuvent attendre.

Les éclaireurs examinèrent le champ, et remarquèrent que des fourrages frais avaient été amassés en tas, formant des talus. Plusieurs convergeaient dans la direction de notre commandement. D'autres étaient dirigés vers l'emplacement de nos batteries antiaériennes.

— Que faites-vous de ces fourrages? demandèrent nos hommes.

— Cela fait partie de mon travail, répondit l'homme évasivement.

Prié de suivre les soldats, il refusa et essaya de résister. Il fut amené par force.

En présence du commandant, il finit par avouer qu'il est un espion nazi. La chemise blanche est destinée à attirer l'attention des bombardiers ennemis, et les rangées de fourrage marquent l'emplacement des objectifs.

Il est passé par les armes.

1er JUILLET

Neuf grands appareils de transport de troupes décrivent des cercles au-dessus de nos têtes, conduits par un avion de reconnaissance. Ils volent à 500 mètres. Nous sommes prêts à les recevoir.

« En place pour la réception, commande Kashchayev d'une voix tranquille. Mitrailleurs et anti-tanks parés. »

A quatre cents mètres, le dessous du premier appareil s'ouvre et une espèce de fumée grisâtre s'échappe de l'ouverture. Au premier abord, nous pensons que le fuselage de l'avion a pris feu, mais bientôt nous distinguons plus nettement. Un parachute gris s'est ouvert, au bout duquel pend un parachutiste également vêtu de gris. Quinze hommes sont lâchés par le premier avion, et un nombre égal par les autres: au total 140 hommes.

Les silhouettes grises se détachent nettement sur le fond clair du ciel matinal. Nous les laissons arriver très bas. Puis l'ordre de Kashchayev retentit comme un coup de fouet: « Feu! »

Il tire lui-même la première bande d'une mitrailleuse: la forêt tout entière retentit du crépitement des mitrailleuses lourdes et légères. Les balles criblent l'étoffe des parachutes qui se déchirent en morceaux. Comme des ampoules électriques, ils éclatent dans l'air: puis l'on voit les corps des parachutistes tomber rapidement vers le sol.

J'observe les premiers hommes qui arrivent à terre. Ils s'écrasent comme des sacs: ils sont morts depuis un bon moment. Il y en a toutefois qui arrivent à atterrir sains et saufs. Ils se jettent immédiatement à plat ventre et ouvrent contre nous un feu nourri de mitrailleuses légères. Je distingue leurs officiers qui essayent d'organiser une ligne de résistance contre les nôtres qui attaquent de tous les côtés.

Les nazis tentent de se regrouper et d'attaquer, mais lorsqu'ils se trouvent en face des chars blindés et de l'artillerie de Losya et de Léonov, ils jettent leurs armes et se dispersent dans toutes les directions en poussant des cris sauvages.

Quatre-vingts cadavres de parachutistes gisent dans la forêt. Les autres ont pris la fuite à travers les bois, et nos hommes les poursuivent.

La tentative ennemie de nous couper la retraite par une attaque de dos a échoué.

Deux de nos hommes m'ont raconté l'histoire de leur action pendant que les parachutistes atterrissaient.

Ils étaient occupés à installer une ligne téléphonique sur notre flanc, lorsqu'ils entendirent le bruit d'une motocyclette sur la route. Un éclaireur ennemi approchait. Ils se mirent rapidement à couvert, laissant le fil sur la route.

Le nazi s'arrêta en jurant à haute voix, mais il pensa que la ligne avait été installée par ses compatriotes. Il franchit le fil et s'éloigna à toute vitesse.

Les deux hommes attendirent patiemment son retour. Bientôt il dévala la route en sens inverse. Cette fois-ci, le fil fut tendu en travers de la route à hauteur d'homme. Le motocycliste ne pouvait pas le voir, et il ne ralentit pas. Le câble l'accrocha à la gorge et le désarçonna. L'homme, les messages qu'il transportait et la motocyclette furent amenés à notre quartier général.

3 JUILLET

Aucun officier ne dormira ce soir. Il faut mettre sur pied un plan pour atta-

quer l'ennemi demain matin. Nous devons trouver le moyen de percer une brèche dans les lignes ennemies et briser l'encerclement.

Il est minuit et il fait très noir. Deux hommes conversent avec le commandant. Je reconnais le commissaire Korpyak et grand-père Kuprian, un paysan qui s'est joint hier à notre unité. C'est un grand gaillard qui a gagné la sympathie du commissaire dès la première rencontre. Les deux hommes semblent nourrir une grande estime l'un pour l'autre.

Ils sont trempés des pieds à la tête.

— Comment vous êtes-vous arrangés pour vous mouiller ainsi? demande Gralitsky.

— Nous avons dû surveiller un certain endroit plongés dans un marais, répond le vieux paysan comme si c'était la chose la plus naturelle au monde.

Les deux hommes ont rapporté que les soldats nazis qui avaient rasé hier un village russe ont attaqué aujourd'hui un autre village qui possédait des caves bien fournies. Ils sont maintenant tous saouls, et un bon nombre d'entre eux dorment à poings fermés.

— C'est une occasion, répond Gralitsky sèchement. Dans ce cas, nous agirons tout de suite au lieu d'attendre l'aube. Aux armes!

L'ordre se répand à travers le camp. Les hommes sont déjà debout, le fusil à l'épaule, les masques à gaz sur la poitrine. Quinze minutes plus tard, nous sommes en route dans l'obscurité.

Nous avançons sur huit kilomètres. En route, nos détachements de reconnaissance nous apportent continuellement des informations. Nos éclaireurs confirment que trois bataillons de motocyclistes sont campés dans deux villages sur la grand'route et se reposent de leurs « exploits ».

Des champs découverts nous empêchent de nous approcher des villages comme nous l'aurions voulu. De toute façon, sur une route à proximité, les véhicules nazis vont et viennent nombreux. Un de nos détachements se poste sur la lisière de la forêt et place son artillerie. Gralitsky et un groupe d'hommes poussent de l'avant dans une auto blindée.

Nos premiers obus surprennent complètement les nazis. Ils affluent dans les rues à moitié vêtus, et plusieurs d'entre eux commencent à combattre pieds nus, à moitié endormis. Leurs conducteurs d'autos pensent que la discrétion est la meilleure des qualités et filent à toute vitesse, laissant leurs camarades de l'infanterie s'en tirer comme ils peuvent.

Nos hommes attaquent. J'aperçois grand-père Kuprian au centre de la mêlée, faisant des moulinets avec un gros bâton de paysan. Quelques soldats me confient plus tard qu'ils l'avaient vu poursuivre un nazi qui essayait de s'enfuir, chaussé d'une seule botte. Grand-père le rejoignit et lui brisa le crâne d'un coup terrible de son gourdin.

Les nazis sont mis en déroute. Nos hommes sont joyeux d'avoir vengé la destruction du village qui avait eu lieu la veille.


...Ma radio est capricieuse, annonce Lusya, je suis la seule à savoir la faire fonctionner.

6 JUILLET

3 heures du soir: Gralitsky a convoqué tous les officiers et il leur soumet un plan pour une nouvelle action.

Il fait sombre et le ciel est couvert de nuages. Notre unité se met silencieusement en marche à travers un bois touffu.

Notre détachement forme trois colonnes. Je suis dans la section du centre qui est commandée par Gralitsky en personne. Je suis en selle et souvent mon cheval s'effondre jusqu'au ventre comme s'il s'effonçait dans de la terre molle. Je dois me fier à son instinct. Maintenant il fait tout à fait noir et on ne peut rien voir à plus de dix pas de distance. Nos éclaireurs nous recommandent continuellement de nous hâter: « Vite, pendant que tout est encore calme », nous disent-ils.

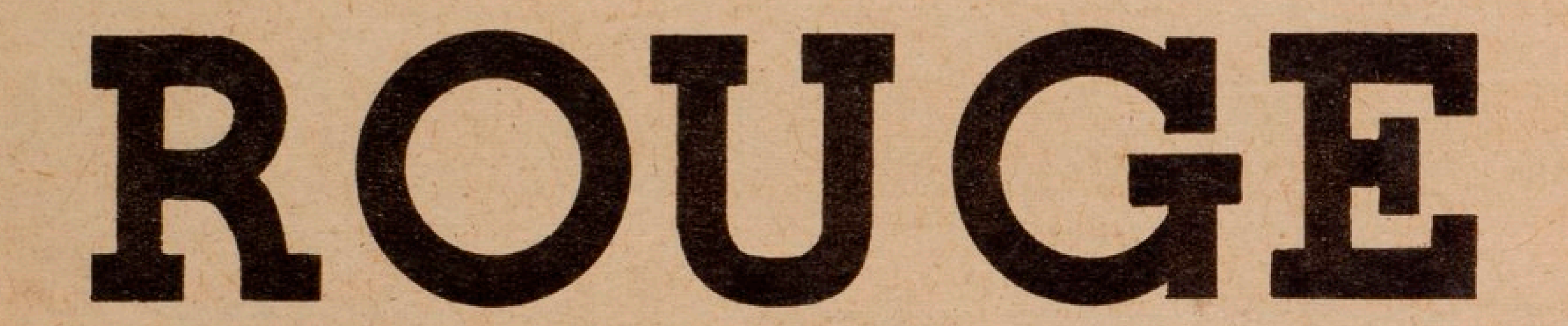
Nous sommes maintenant à 500 mètres de la route tenue par des forces ennemies d'artillerie et d'infanterie. Les tanks vont et viennent sur la route encombrée par d'interminables files de camions transportant des troupes et du matériel. Au delà de la route, la ligne de chemin de fer. Nous devons essayer de traverser l'un et l'autre d'un seul élan.

1 heure du matin: Le détachement à notre droite, commandé par le colonel Ukrainsky, déclenche une première attaque, et le détachement de droite entre en action aussitôt après. A son tour, Gralitsky donne l'ordre d'attaquer. Par milliers, les grenades pleuvent sur les nazis, pendant que les mitrailleuses tirent sans arrêt.

Sur les trois points visés par notre offensive, les Allemands sont pris par surprise. Leurs sentinelles ne se sont pas aperçues de notre approche. Comptant sur leur supériorité numérique, ils résistent néanmoins désespérément. Mais les Allemands ne savent pas bien combattre dans l'obscurité. Le tir de leur artillerie arrive loin derrière nous. Sous notre feu d'enfer, leur infanterie commence à se replier des deux côtés de la route.

Poussant un « hourra » retentissant, nos hommes s'élancent. C'est l'enfer. Nos grenades incendient les camions nazis chargés d'essence. Balles et obus sifflent dans toutes les directions. Les tanks ennemis qui avaient ouvert le feu au hasard craignent les flammes des camions et essayent de se retirer. Mais ils sont bloqués par leurs propres véhicules qui flambent. Les équipages quittent les tanks, et nos hommes les assomment à coups de crosse.

Les flammes illuminent toute la route. Les obus et les mines terrestres explosent avec fracas. Les nazis commencent à fléchir. Nous poussons d'un dernier effort, arrivons à passer et disparaissons dans l'obscurité d'encre de la nuit.



8 JUILLET

Nous avons parcouru 20 kilomètres en une nuit. Quand le jour est venu, nous nous sommes couchés dans les bois. Le soir, nous avons repris notre marche. A un certain moment, nous eûmes à choisir entre un chemin de 5 kilomètres à travers des marécages et un autre plus court qui croisait une route occupée par les Allemands. Nous optâmes pour le second.

Arrivés à proximité de la route, nous assistâmes à un étrange manège. Une longue file de tanks parcourait le chemin, chaque véhicule s'arrêtant à côté d'un soldat qui portait une torche électrique allumée. Celui-ci pointait la torche vers une direction déterminée et, sur un coup de sifflet, les tanks démarraient obéissants. Les Allemands étaient en train d'effectuer un regroupement de forces blindées.

— Voici un joli petit poste de contrôle, dit Sidorenko pensivement.

Il rampa vers le lieutenant Minaïlov et lui glissa quelques mots à l'oreille.

Le trafic sur la route s'était entre temps arrêté. Le gendarme allait et venait, dirigeant par moment sa torche sur une carte qu'il tenait en main. Nous pouvions l'entendre siffloter une valse.

Sidorenko commença à ramper et disparut dans l'obscurité. Au bout de quelques instants, nous entendîmes un soupir étouffé, puis plus rien. Deux minutes plus tard, le gendarme reprenait sa petite chanson, tout en balançant sa torche. D'autres tanks arrivaient. Ce devait être le détachement principal, à en juger par le bruit qu'ils faisaient. Sidorenko, revêtu de l'uniforme du gendarme allemand, leur fit signe de s'arrêter. Nous profitâmes pour traverser rapidement la route et nous cacher de l'autre côté. Un coup de sifflet: Marche, en avant et à gauche. L'ordre de Sidorenko fut exécuté à la lettre. Plus de 200 véhicules passèrent devant nous dirigés sans le savoir vers leur point de départ. Sidorenko jouait son rôle à la perfection.

Nous nous réjouissions à la pensée des ennuis qu'allaient avoir les nazis, pour regagner les positions qui leur avaient été assignées.

13 JUILLET

Aujourd'hui, repos forcé. Nous ne pouvons pas avancer à la lumière du jour. La nuit, par contre, est propice à nos coups de main. Nous grillons de la viande à la flamme d'un feu de bois sec qui donne peu de fumée:

« Grillade guérilla », déclare solennellement Kikvidze l'éclaireur. Nous rions.

14 JUILLET

Matinée splendide. La nature ne s'occupe pas de la guerre. Les nazis ont passé par ici: destruction et mort.

Continuellement, nous rencontrons des réfugiés qui rôdent à l'aventure dans les bois.

Voilà vingt jours que nous sommes en action contre les nazis, exterminant les soldats, détruisant leurs réserves de matériel et leurs moyens de transport.

Nous aussi avons subi des pertes. Notre énergie est mise à une rude épreuve et plusieurs d'entre nous sont physiquement épuisés. Mais le moral est excellent. Nous avons tous foi en notre peuple et en notre victoire.

Nous avons été coupés du reste du monde pendant tout ce temps. Nous n'avons pas de radio et nous ne savons pas ce qui se passe chez nous, où se trouve la ligne du front, et quels sont les événements de la guerre. Il est probable que nous avons été portés disparus.

Nous désirons ardemment entendre la voix claire et sonore du speaker disant:

— Ici Moscou!

Nos éclaireurs ont fait leur possible pour nous trouver une radio. Dans un village, les nazis ont fusillé toute une famille qui possédait un poste pouvant capter Moscou.

(Lire la suite en page 17)


Une colonne de volontaires soviétiques gagne les lignes. La colonne ne suit pas une route directe, mais évolue en zigzag, formant des angles alternativement saillants et rentrants. Ceci a l'avantage de dérouter l'aviation ennemie qui ne peut utilement jeter ses bombes sur les soldats en marche.


RETRANCHES DERRIERE DE GROS ARBRES, VENTRE A TERRE ET RECOUVERTS D'UNIFORMES BLANCS, DES CH
SEURS RUSSES FONT LE GUET, LEURS FUSILS-MITRAILLEURS PRETS A FONCTIONNER A LA PREMIERE ALERTE

UN DISTRICT SOVIETIQUE AFRA
DEGAGEMENT D'UNE VOIE F

LA RETRAITE DES TROUPES ALLEMANDES EN RUSSIE DANS UN CADRE DE BOUE ET DE DESOLATION.

UN TIRAILLEUR RUSSE RAMENE DU FRONT UN DE SES CAMARADES BLESSES, AU RISQUE DE SA PROPRE VIE. IL A PU, EN L'ESPACE DE QUELQUES JOURS, METTRE AINSI A L'ABRI SOIXANTE-DOUZE D'ENTRE EUX.

COMBATS SUR LA



FRANCHI DE L'OCCUPATION NAZIE. LE
FERREE DE LA GARE DE DZERZHINSKY

HABILLES DE BLANC, SE CONFONDANT AVEC LE SOL NEIGEUX, DES SKIEURS RUSSES VONT A L'ASSAUT DE L'ENNEMI.

NEIGE

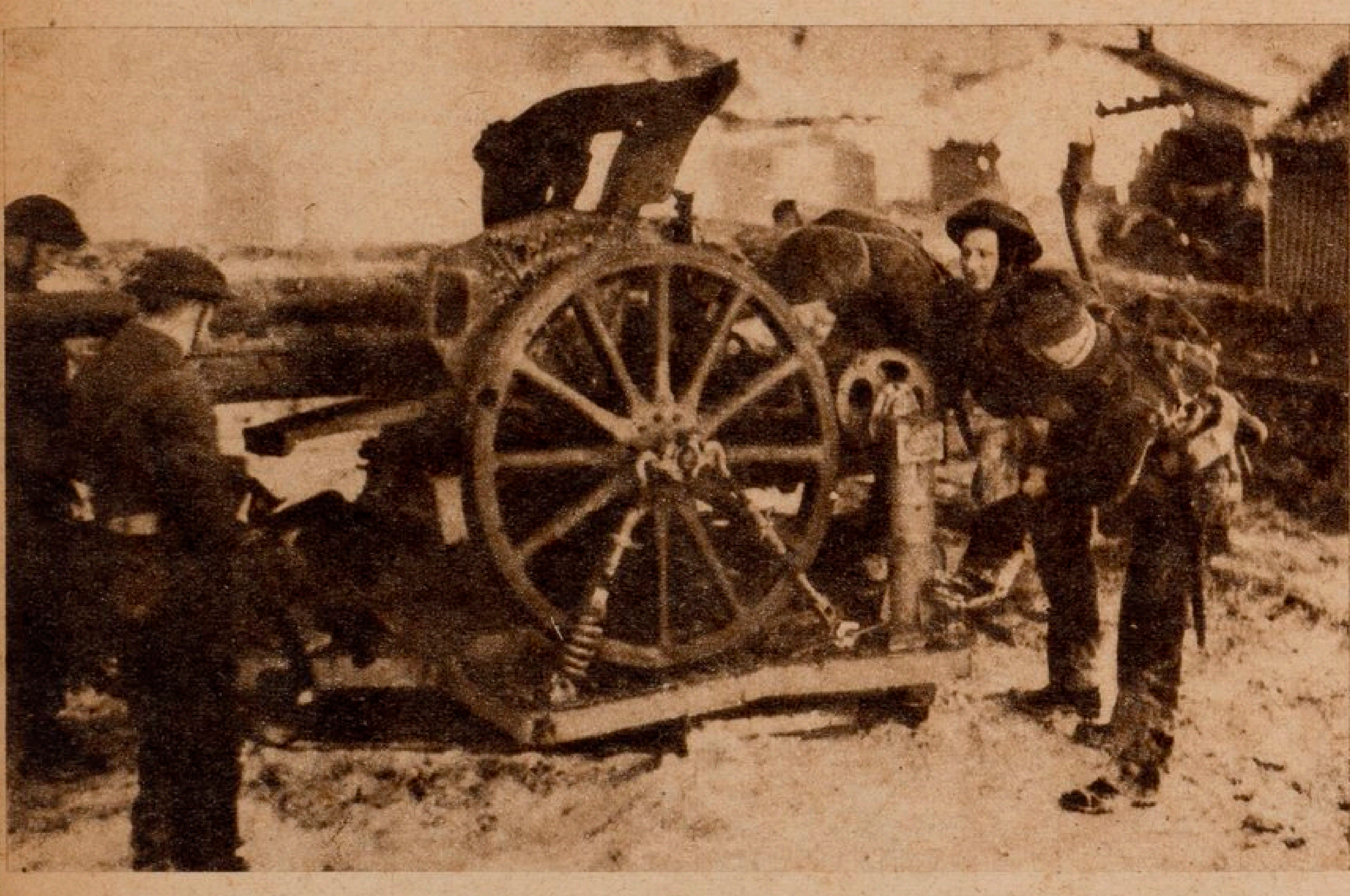
DANS LEURS TRANCHEES DE GLACE, LES SOLDATS SOVIETIQUES GUETTENT L'ENNEMI.

Premières photos

DEBARQUEMENTS BRITANNIQUES EN NORVEGE

Quatre des prisonniers allemands capturés lors du débarquement des troupes britanniques en Norvège. On remarquera le drapeau blanc que tient en main le prisonnier de tête.

A la fin du mois de décembre dernier, des forces britanniques débarquèrent sur les côtes de Norvège et dans les îles de Veargos et de Maaloy. Protégées par d'épais écrans de fumée, elles purent débarquer en toute sécurité et, aidées par les troupes norvégiennes de l'endroit, mettre à mal 15.650 tonnes de vaisseaux ennemis et s'emparer de munitions, de provisions d'huile et de fournitures militaires. Toute la garnison allemande de Maaloy fut tuée ou faite prisonnière. Ce reportage remarquable nous a été envoyé de Londres par avion.





Des Britanniques transportent à travers les glaces un de leurs camarades blessé par les raids ennemis.



Un dépôt d'huile en pleines flammes à Veargos. Des soldats britanniques montent la garde, par crainte d'une contre-attaque éventuelle.

UNE VOIX D'OUTRE-TOMBE

L'Angleterre entre le Japon et l'Amérique

I. — Le dernier écrit de Sir Austen Chamberlain

Des livres qu'on a lus dans les jours tranquilles de la paix prennent tout à coup, lorsque des événements surviennent qui risquent de changer la face des choses et du monde, un sens nouveau. Je viens de relire, en effet, le livre de Sir Austen Chamberlain, **Au Fil des Heures**, paru vers 1936 et qu'on peut considérer aujourd'hui comme le testament sans prétention de ses pensées. Par sa famille, par son milieu, par les hautes situations qu'il occupa, Austen Chamberlain, fils d'un homme d'Etat, lui-même homme d'Etat et qui fut longtemps le chef du Foreign Office, est représentatif de cette classe singulièrement agissante, essentiellement réaliste, résolument nationale qui fit, vers la fin du XIXe siècle et au début de celui-ci, la grandeur de l'Empire. On se tromperait si on attribuait à cette classe le moindre chauvinisme. Le chauvinisme n'est pas un réflexe britannique. Les Anglais sont patriotes, et s'ils le sont avec quelque exclusivisme, leur patriotisme n'a rien de délirant ou de chimérique et ne se prête jamais aux divagations littéraires. Dans cet exclusivisme un peu hautain, mais non dédaigneux, on trouve à la fois une explication de force et un argument de faiblesse.

Du fait des circonstances tragiques, **Au Fil des Heures** prend un accent plus grave. C'est vraiment l'écho d'une époque imprévoyante, et aussi l'écho d'inquiétudes à peine formulées, mais déjà sensibles chez les esprits clairvoyants et les hommes de bonne foi. Mais le monde était entraîné dans une ronde sans merci où « les ténèbres allaient s'épaississant d'heure en heure ». Que pouvaient faire ou dire ceux qui avaient compris le grand danger du lendemain? Des ferments nocifs corrompaient les organismes les plus sains, et cela dans tous les pays. Trop de facilité et trop de plaisirs, et une légèreté qui, même de surface, comportait des risques. Tout peuple qui renonce à la dureté et n'alterne pas rigoureusement les rythmes des joies et des sacrifices court à sa perte. La mort ce n'est rien; ce qui est terrible, c'est de commencer à se détruire bien avant.

Lorsqu'on relit des pages comme celles de Sir Austen Chamberlain ou qu'on réfléchit sur la pitoyable aventure des vainqueurs de 1918, on est tenté de désespérer. Il a fallu que le malheur tombât sur tout le monde civilisé et qu'on comprît l'importance du sacrifice, pour que les peuples, victimes de leurs fautes autant que de la haine allemande, se ressaisissent. Ainsi, ce livre devient une promenade mélancolique dans un passé récent et qui semble pourtant si vieux, si vieux... Comment avons-nous pu penser si faux, voir si mal, agir si stupidement? L'homme, en tant qu'individu, évolue toujours plus vite qu'une collectivité, et le peuple anglais, si puissamment armé de traditions qui ont fait leurs preuves, de préjugés qui furent des vérités, si lent à se mouvoir, si sérieux et même à l'occasion si crédule, est peut-être la collectivité nationale la plus réfractaire aux évolutions de la politique internationale.

II. — Vérités d'un jour, erreurs du lendemain

La politique de « splendide isolement », que tous les hommes d'Etat britanniques avaient fidèlement suivie vers la fin du siècle dernier, n'est pas sans avoir eu une influence inquiétante sur la politique de l'Europe. Sir Austen Chamberlain précise d'ailleurs que « le fait même que l'Empire britannique n'appartient à aucun continent, mais qu'il est présent sur tous, fait que la situation de la Grande-Bretagne vis-à-vis de l'Europe ressemble dans une certaine mesure à celle des Etats-Unis ». Or, la Grande-Bretagne, et les Etats-Unis en ce qui les concerne, y ont trouvé des avantages évidents et momentanés. Mais on se demande, à la lumière des terribles événements qui ont fait, depuis le début de ce siècle, de la paix un état instable et de la guerre une réalité permanente, si les dogmes politiques anglais et américains n'ont pas eu la vie trop longue et si de leur intangibilité prolongée ne sont pas nées une situation fausse et une conception étriquée de la solidarité entre les Etats?



Sir Austen Chamberlain parlant, à l'Albert Hall de Londres, au cours du meeting organisé à l'occasion du conflit italo-abyssin.

Austen Chamberlain semblait se féliciter du changement de la politique britannique à cet égard et il y voyait de magnifiques garanties pour l'avenir. La conclusion de l'entente avec la France marquait, à ses yeux, un gain décisif. Il apparaît aujourd'hui, hélas! que les hommes d'Etat n'avaient pas évolué assez complètement et qu'ils restaient, en dépit de tout, les prisonniers des anciennes conceptions. Eux-mêmes le reconnaissent maintenant, et une telle franchise est toute à leur honneur. Ils reconnaissent que leur indulgence à l'égard de l'Allemagne a vicié la température morale de l'Europe et aidé à faire des vaincus de la veille les futurs arbitres de la guerre.

Il y a grand profit à écouter les voix d'outre-tombe lorsque, comme celle-ci, elles parlent le langage de l'expérience et qu'elles fixent des points de psychologie politique assez discutés. Une guerre, c'est toujours le résultat d'une erreur et c'est en effet le cas pour la Grande-Bretagne, la France et les Etats-Unis. Mais l'erreur collective des puissances civilisées n'excuse pas la méchanceté foncière de ceux qui, renonçant aux bienfaits de la civilisation, ont fait de ces erreurs inconscientes et, au fond, assez vénielles le tremplin d'ambitions démesurées et ont donné libre cours à l'envie et à la haine. Que les hommes se trompent, ce n'est pas très grave. C'est lorsqu'ils trompent les autres avec une volonté constante de duperie que le danger devient menaçant. Ce fut le propre des puissances de l'Axe qui ont couru le risque de l'aventure, en prétendant jouer un rôle de grandeur usurpée.

III. — L'Angleterre en face d'un dilemme

Pourtant, Austen Chamberlain parle d'une époque qui semble ne plus avoir aucun rapport avec la nôtre, même avec celle qui a précédé immédiatement la guerre. Fausse apparence: les cinquante dernières années sont étroitement solidaires et jamais peut-être les années en se suivant ne se sont davantage commandées les unes les autres. Et il y a ceci de troublant qu'une politique suivie avec rigueur, et qui a été longtemps une réussite, peut renfermer les germes d'un mal lointain. Voilà qui doit nous ramener à une appréciation plus modeste de la bonté de nos jugements. Il entre dans les combinaisons humaines les mieux étudiées tant d'éléments obscurs, et aussi tant d'impondérables, que nos prévisions se trouvent toujours en défaut par quelque côté. De toutes les politiques de tous les Etats, la politique britannique est celle qui a subi le moins d'avatars et qui, en fait, s'est le moins trompée. Mais elle s'est trompée aussi, et parfois douloureusement. Même alors il était inévitable qu'elle se trompât. Prenons, comme exemple, le traité d'alliance anglo-japonais de 1902. En son temps, il fut un pacte sage et qui sembla hautement raisonnable et, surtout, exactement opportun. Il ne s'agissait de rien plus que de lutter contre les forces mauvaises de l'Asie et d'assurer dans ce continent un peu mystérieux la pratique des lois de la civilisation. Plus encore: il s'agissait, du côté anglais, de prendre des garanties pour la sécurité de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. « On voyait dans ce pacte, écrit Austen Chamberlain, le vrai boulevard de la paix dans le Pacifique. » Ce traité fut, pendant vingt ans, un des pivots de la politique britannique. Nous savons ce qu'y a gagné la Grande-Bretagne, nous savons un peu moins les profits du Japon, à moins qu'il ne fut pour lui le prétexte à préparer de longue date, dans le secret strictement observé, ses plans d'agressions et ses visées de conquête. Sous le couvert de l'amitié anglaise, et se collant au visage le masque de civilisation, il escomptait l'heure où, secouant toutes entraves, faisant fi de ses obligations, se moquant de ses engagements, il se déclarerait nettement contre la paix et contre la civilisation.

Mais le Japon serait-il aujourd'hui aux côtés des Alliés, si la Grande-Bretagne n'avait pas renoncé au traité de 1902? L'esprit de traité eut vraisemblablement influencé les directives de la politique japonaise. Quoi qu'il en soit, l'interrogation est désormais vaine, car la Grande-Bretagne ne pouvait pas ne pas opter pour la République américaine. « Le traité, dit encore Sir Austen Chamberlain, avait donné lieu à un grave malentendu avec l'Amérique et l'on se rendait compte qu'il faisait obstacle à l'amitié et à la confiance entre les deux peuples. » Les dés furent jetés et la nouvelle partie emmanchée dans des conditions plus logiques, avec des garanties plus normales et pour un but plus humain. Mais à cause de cela même, le Pacifique connaissait une nouvelle menace. Néanmoins, dans la balance où la Grande-Bretagne pesait le pour et le contre de son choix récent, Londres n'hésitait pas à jeter tout le poids de son destin et les secrets de ses affinités profondes.

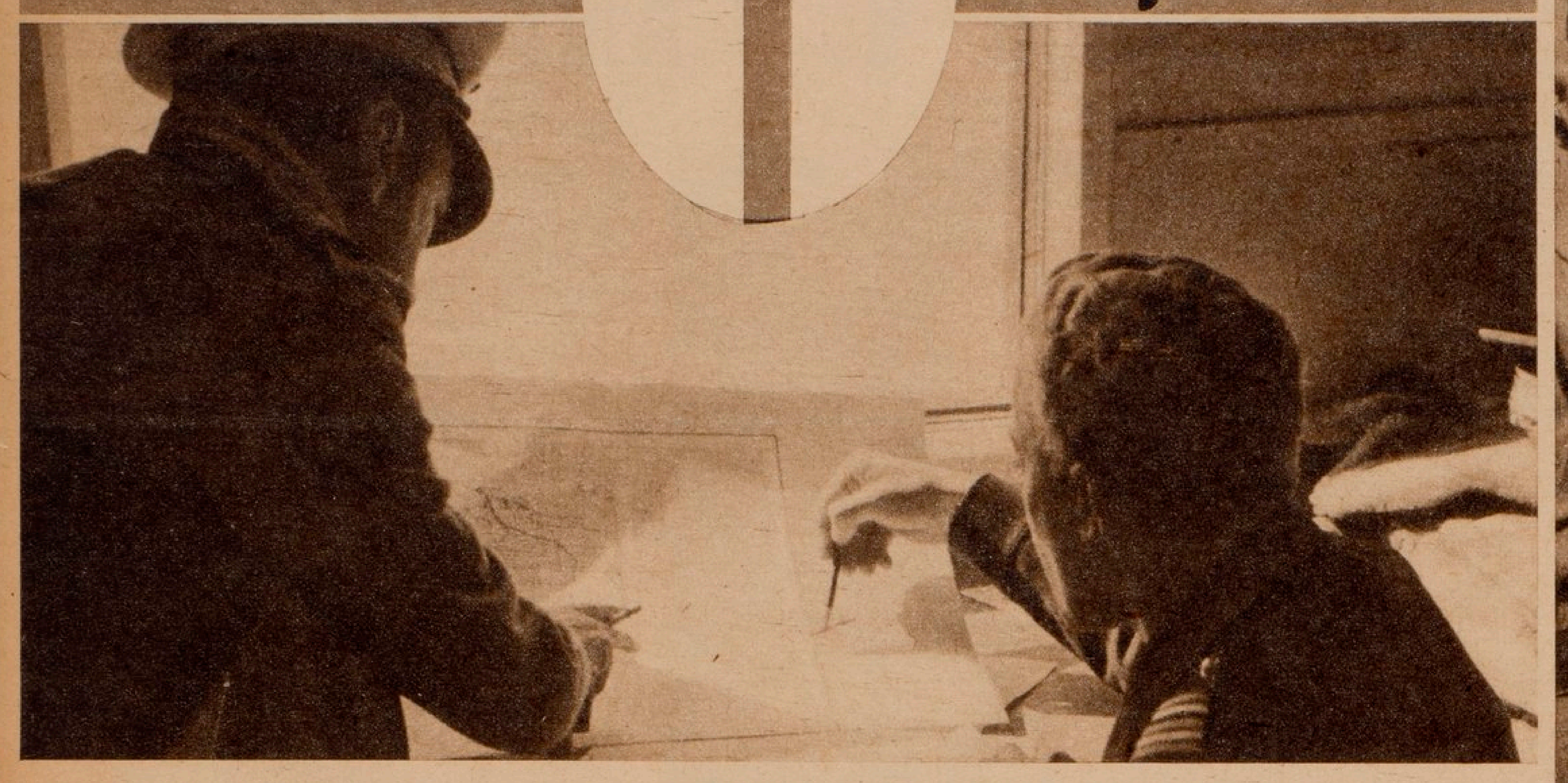
IV. — L'union anglo-américaine

Dès lors s'ouvraient pour les deux grandes démocraties une voie de salut où elles pouvaient s'engager sans hésitation, avec la certitude d'adopter la meilleure politique pour les temps troublés qui s'annonçaient. « Est-ce que des buts communs suffiront à imposer une politique commune? » se demandait Austen Chamberlain. Et il ajoutait que la politique américaine n'était pas encore claire et que peut-être elle n'était pas encore fixée. Or, c'est de « l'Amérique, dit-il, que dépend la décision et c'est elle qui doit indiquer la direction à suivre ».

Ces vues d'Austen Chamberlain, formulées en 1936 ou 1935, les événements ont prouvé combien elles étaient justes et comment les théories politiques les plus solidement étayées n'ont guère plus résisté qu'un fétu de paille sous l'orage déchaîné. Les temps de l'égoïsme politique sont bien finis, et les Etats-Unis, encore plus lents à évoluer que la Grande-Bretagne, traversent la crise la plus aiguë de leur histoire. L'Europe, l'Amérique, tous les continents forment une seule chaîne et on ne peut en détruire le moindre chaînon, sans détruire la sécurité de tous. Liés les uns aux autres par des intérêts identiques et des sentiments à peu près semblables, quel Etat peut se désintéresser de l'autre sans porter à soi-même un préjudice? « Les Etats-Unis, dit Austen Chamberlain, peuvent encore éviter de se trouver prisonniers d'engagements en Europe. Ils peuvent s'isoler, mais ils ne peuvent plus s'immiscer: l'exemple de la Grande-Bretagne le montre assez. Est-ce que les Américains ne se demandent pas quelquefois s'il ne serait pas plus sage et plus sûr d'essayer de guider les événements plutôt que d'en subir simplement les conséquences? » Paroles prophétiques. Il est regrettable que de dures, de trop dures leçons aient été nécessaires pour que les Américains renoncent à un dogme périmé et sortent de leur réserve. L'ancien chef du Foreign Office avait prédit que le jour où ils accepteront définitivement de « guider les événements », les intérêts semblables et les modes de penser communs uniront la Grande-Bretagne et les Etats-Unis « pour la défense de la liberté et de la paix ». La prédiction s'est réalisée. Mais nous n'avons pas fini de nous pencher sur l'avenir et ses mystérieux développements. La guerre est une chose, la paix qui lui succèdera sera tout autre chose, et probablement bien plus complexe et difficile.

GEORGES DUMANI

LA CROIX DE LORRAINE
dans le ciel de Libye



A l'intérieur du bombardier, un officier aviateur donne des instructions. C'est sur ce point qu'il indique avec son crayon qu'aura lieu le raid.

Et voici une partie de belote que les braves aviateurs disputent sur une simple caisse de bois dans leurs moments de répit.

UN HEROS DE LA FRANCE LIBRE

Au cours des batailles qui se sont récemment déroulées à nos frontières, les bombardiers Blenheim, des forces aériennes françaises libres, ont fait briller dans le ciel libyen la croix de Lorraine.

Dès les premiers jours de l'offensive britannique, lorsque les grandes batailles de tanks faisaient rage entre la frontière et El Adem, ces bombardiers, de concert avec les forces aériennes impériales, jouèrent un rôle de premier plan dans les attaques incessantes de l'aviation alliée sur les concentrations de tanks ennemis, les colonnes d'autos blindées, les patrouilles de ravitaillement, les magasins de vivres et de munitions et les autres objectifs de toutes sortes.

Ce n'est que maintenant qu'on peut révéler l'exploit du lieutenant-colonel C. F. Pigeaud, commandant de l'escadrille Lorraine, exploit qu'il paya de sa vie. Gravement blessé par des brûlures au visage, ce héros trouva la mort à l'hôpital de Derna.

Le colonel Pigeaud pilotait l'un des bombardiers qui prenaient part aux opérations aériennes de Libye, lorsqu'il fut attaqué par plusieurs chasseurs ennemis. Une rafale de mitrailles atteignit les moteurs du Blenheim d'où, bientôt, de longues flammes s'échappèrent. Le navigateur sauta en parachute.

Voulant sauver son mitrailleur, le colonel Pigeaud se mit à sa recherche dans la cabine qui commençait à flamber. C'est ainsi qu'il subit de sévères brûlures aux mains et surtout à la figure. Ses yeux furent gravement atteints et il perdit la vue. Il continua ses recherches pendant plusieurs minutes dans un avion qui était devenu une torche volante. Ce n'est qu'au moment où l'appareil allait s'écraser en flammes que l'officier sauta à son tour.

Six jours plus tard, le colonel fit une déposition relatant l'histoire de son avion et la consigna à un officier des forces aériennes sud-africaines. Il se trouvait alors à l'hôpital italien de Derna où on l'avait transporté après qu'il fut tombé aux mains de l'ennemi.

Voici ce que disait le document :

« Ce qui va suivre constitue tout ce dont je peux me souvenir du raid de bombardement auquel je pris part le 20 décembre. Lorsque l'escadrille se trouva au-dessus de l'objectif, tous les appareils, quittant les nuages protecteurs, piquèrent vers le bas. Mais bientôt les bombardiers reprirent de la hauteur et disparurent dans les nues, probablement à cause d'un violent tir de barrage de D.C.A. Je ne me rendis pas compte que les autres avions s'étaient éloignés, et soudain je me trouvai seul. Décidé d'atteindre l'objectif à tout prix, je lâchai les bombes : trop tôt. Je ne crois pas avoir atteint l'objectif. Tout de suite après, je fus attaqué par l'arrière et par tribord par un nombre considérable d'avions ennemis. Mes deux moteurs s'enflammèrent simultanément. L'observateur se jeta par-dessus bord et, quittant mon poste de pilotage, j'essayai de trouver mon mitrailleur qui était peut-être blessé. Mais je n'arrivai pas à le retrouver. C'est alors que je quittai l'avion en sortant par l'écoutille avant. Dès que j'atterris, je fus saisi par un officier italien qui me conduisit à l'hôpital. Là, on m'enleva tous les objets que j'avais en poche, y compris mon porte-cigarettes et ma montre. J'étais sérieusement atteint par le feu, mais, à l'hôpital, seules mes mains reçurent les soins nécessaires. Mon visage avait subi des brûlures graves, et j'avais complètement perdu la vue. L'après-midi du jour de mon arrivée, j'appris par une ordonnance italienne que les Anglais étaient près de la ville, qu'on les attendait pour le lendemain, et que les Italiens s'apprêtaient à évacuer l'hôpital. On procéda au transport de plusieurs blessés. On me laissa sur place, mais le lendemain matin, 21 décembre, on m'apprit que le restant des occupants de l'hôpital (douze Italiens et quatre Britanniques) allait être transféré vers Benghazi. Plus tard dans la matinée, lorsque tout était tranquille dans l'hôpital, je pris la décision de m'évader, malgré ma cécité.

« J'errai longtemps à l'extérieur du bâtiment, et essayai de me cacher. Je ne savais pas où je me trouvais. Je demeurai caché pendant plusieurs heures. Peu à peu j'arrivais à distinguer vaguement de l'œil gauche, et je vis partir les Italiens. Je retournai alors à l'infirmerie. J'ai l'impression que les Allemands étaient en ce moment au sud de l'hôpital et les Britanniques au nord. J'attendis pendant quatre jours l'arrivée des troupes britanniques. »

* * *

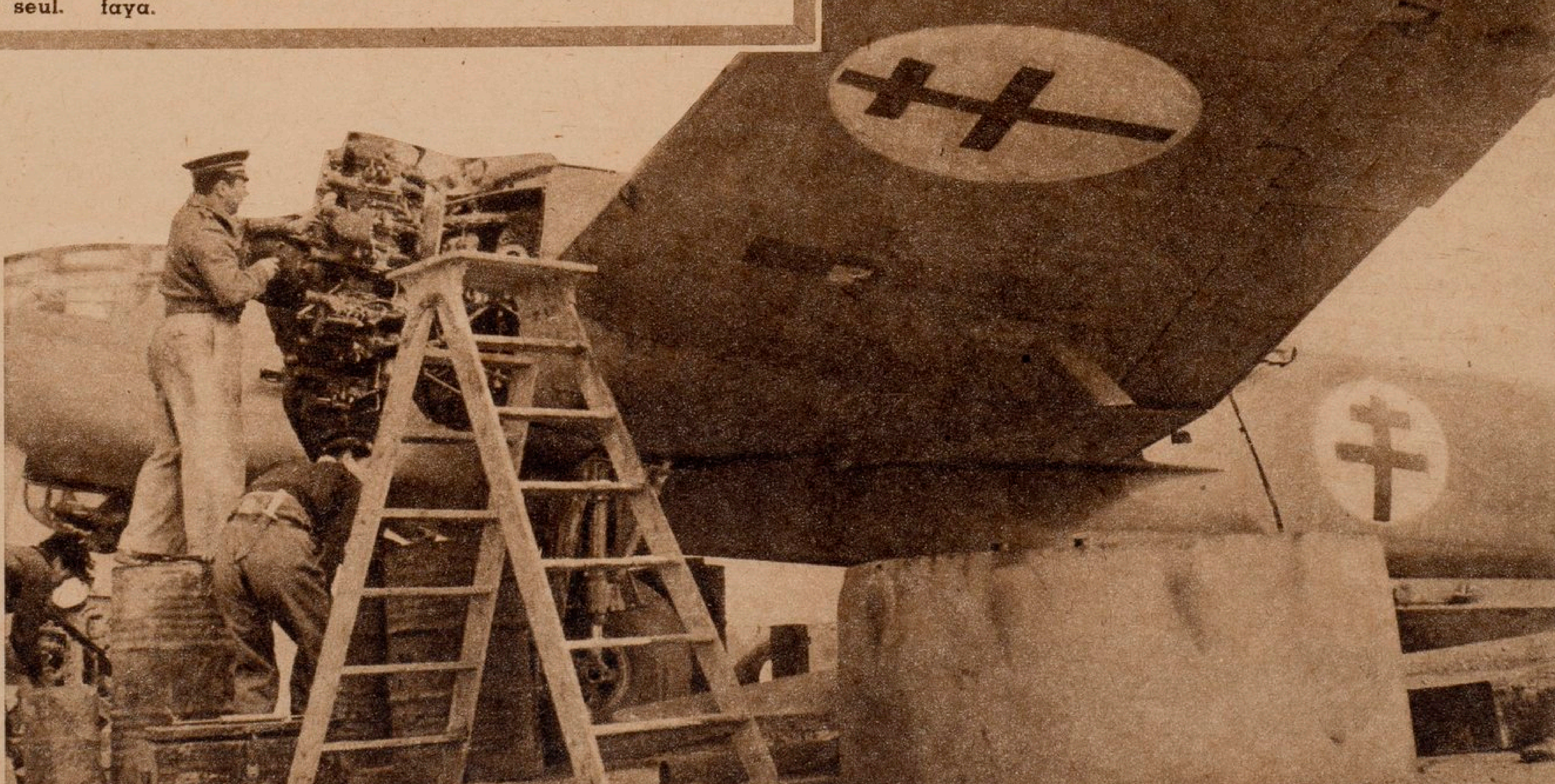
Voici de quelle trempe sont les hommes qui composent l'escadrille Lorraine.

Les bombardements ininterrompus de Bardia et de la passe de Halfaya resteront toujours associés au souvenir de l'aviation française libre qui prit une part si active à toutes ces opérations. Lorsque le dernier bastion ennemi sur la frontière égyptienne capitula, les combattants de terre sur le front de Halfaya rendirent un hommage mérité aux forces aériennes alliées. Au passage d'une escadrille de la France Libre, tous les hommes, Britanniques, Français libres et Sud-Africains, se levèrent et applaudirent chaleureusement. Ce fut une acclamation méritée pour le magnifique travail accompli à Bardia et à Halfaya.

Des Australiens déchargeant dans le désert des caisses de provisions. Derrière, un bombardier Blenheim de la France Libre.



Les nouvelles sont rares dans le désert et l'arrivée du courrier provoque un très vif intérêt parmi les soldats de la France Libre. En voici quelques-uns parcourant un journal avec autant de curiosité que de bonne humeur.



Une dernière mise au point et l'avion, portant fièrement sur ses ailes la croix de Lorraine à côté de l'insigne de la R.A.F., va prendre les airs.

GUERILLA ROUGE

(*Suite de la page 11*)

Nous campons au sein d'un bois. Nos éclaireurs viennent de nous annoncer que les Allemands bivouaquent dans un village distant de quatre kilomètres.

— Rien d'autre ? demande le commandant.

— Pas grand'chose, répond Lidov, excepté une fillette qui lave du linge dans le ruisseau.

— Amenez-la tout de suite. Elle pourra nous renseigner sur l'ennemi.

Deux éclaireurs, Lidov et Parma, partent à la recherche de l'enfant.

Elle les reconnaît et leur dit :

— Camarades, j'ai un poste de radio ici même !

— Un poste ? Où ça ? demande Parma anxieux.

— Ici, répond la fillette. Seulement enlevez le linge du fil, sinon vous n'entendrez rien.

Dans un panier plein de lessive, Parma découvre un petit poste.

L'enfant explique qu'à l'arrivée des Allemands, son père lui recommanda de cacher le poste près du ruisseau.

Escortés de Lusya — c'est le nom de la fillette — les deux hommes retournent au camp. A la vue de la radio, tout le monde se précipite.

— Ma radio est capricieuse, annonce Lusya, je suis la seule à savoir la faire fonctionner.

En effet, nous entendons :

« Ici Moscou ! Nous allons retransmettre notre dernier communiqué... » puis plus rien. « Réglez ! Réglez ! » crions-nous à Lusya. Nous attendons avec patience, une demi-heure, une heure, deux heures, toute l'après-midi. Le soir, la petite annonce :

— Rien à faire pour aujourd'hui.

15 JUILLET

De bon matin, nous sommes autour de la radio. Soudain, dans le silence de la forêt retentit une voix claire :

« Ici Moscou ! Vous allez entendre un commentaire sur la guérilla générale sur les arrières du front. »

La voix parle, parle et nous sommes tous émus. Quand elle se tait, nous avons envie de crier : « Nous sommes ici, dans la forêt, camarade ! Dites à tout le monde à Moscou que nous sommes prêts à combattre jusqu'à la dernière goutte de sang pour annihiler les nazis ! »

18 JUILLET

Un rapport d'un éclaireur nous arrive :

« Station L. Un train de troupes arrive cette nuit. Vraisemblablement une expédition punitive contre la ville O. Les cheminots sont prêts à coopérer avec nous. Le « Komandant » allemand est un véritable chien enragé. Je l'ai vu de mes yeux tuer froidement de paisibles civils. Attendez vos ordres. »

Nous levons le camp et nous nous dirigeons vers la voie ferrée qui passe à 6 kilomètres. Notre intention est de faire sauter le train ou bien de le faire dérailler. Nous n'avons pas d'expérience en matière d'attaque de trains. C'est la première fois que nous nous livrons à une pareille opération.

Nous sommes divisés en deux détachements : l'un se poste à un kilomètre de la station pendant que l'autre investit la gare elle-même. Mon détachement est commandé par un lanceur fameux de grenades à main, Maiorov. La voie passe dans une tranchée à ces endroits, et nos hommes se postent sur les bords hauts de quatre ou cinq mètres, d'où ils domineront le convoi. Ils confectionnent des bouquets de cinq à six grenades.

Nous entendons un cliquetis à distance : « C'est le pilote, nous explique Maiorov. Le train suivra peu après. »

Nous décidons de laisser passer le pilote. Il y en a deux, fortement blindés. Voici le train de troupes qui arrive à toute vapeur. Entre temps, les pilotes arrivés à la gare tirent une fusée verte : route libre. Le train avance : dix paquets de grenades atteignent la locomotive et éclatent terriblement. Nous sommes arrosés d'eau bouillante et noyés dans la vapeur. « Frappez la chaudière ! » crie Maiorov. Sa voix est couverte par le fracas des wagons qui rentrent violemment les uns dans les autres. Le sifflement aigu de la vapeur, les cris des hommes surpris, les rugissements des explosions créent un vacarme d'enfer.

« Filons ! » ordonne Maiorov. Et nous nous hâtons de disparaître.

22 JUILLET

Nous passerons probablement la ligne du front demain soir. Il est minuit et nous devons faire vite, car nous désirons nous trouver avant l'aube le plus près possible de nos lignes. Nous avons l'intention de nous cacher dans les bois pendant le jour, et de nous frayer un chemin dès la tombée de la nuit. Il faudra faire très attention de ne pas subir le feu de nos propres soldats.

Les éclaireurs apportent les renseignements : « Soldats en tranchées à droite. A gauche, un fil téléphonique et des tranchées occupées par les Allemands ».

Nous sommes dans une souricière. Entourés d'ennemis de trois côtés, et devant nous des marécages infranchissables.

— Nous ne pouvons pas rester ici. Nous devons franchir les tranchées et essayer d'atteindre les bois au delà. Sans doute nous nous trouvons derrière une ligne allemande de réserve.

Par petits groupes, nous approchons des tranchées ennemies. La nuit est noire. Silencieusement, nos éclaireurs tuent à la baïonnette les sentinelles allemandes qui avaient dû nous prendre pour des troupes de renfort.

Avec mille précautions, nous rampons, réalisant à peine la difficulté de traverser des tranchées remplies d'Allemands à moitié endormis. Quelques-uns de nos hommes ont envie de faire usage de leurs baïonnettes au passage, mais c'est trop dangereux.

Nous avons déjà passé, lorsque les postes avancés allemands donnent l'alarme. Une mitrailleuse balaye le terrain de son tir serré. Trop tard. Nous avons déjà franchi le fil et nous nous terrons dans le bois touffu. Quelques balles perdues sifflent au-dessus de nos têtes...

Un villageois vient nous rendre visite. Il nous annonce que pendant toute la journée on a téléphoné à la station de son village, demandant à parler à un responsable ou à un chef.

— Parlait-il en russe ? demande notre chef de section Zakutny.

— Oui, en russe, mais avant cela les Allemands aussi parlaient en russe au téléphone.

Nous accompagnons Zakutny au village. Justement le téléphone sonne. Il décroche et commence une conversation :

— Qui voulez-vous ? demande Zakutny.

— Je veux parler à un chef. Avez-vous des soldats avec vous ?

— Oh ! plus ou moins, répond prudemment notre officier. Quels soldats désirez-vous, des Russes ou des Allemands ?

Une pause :

— Assez de bêtises... Etes-vous Russes ou Allemands ?

— Quelle coïncidence ! J'allais vous poser la même question.

De l'autre côté du fil arrive une série d'imprécations.

— Si vous ne me dites pas qui vous êtes, je vous ferai arrêter.

— Allez-y, répond Zakutny aimablement, nous verrons qui de nous deux arrêtera l'autre.



...Zakutny s'avance tout seul...

— Quel est votre nom ? demande la voix.

Et Zakutny :

— Pas d'objections à cela, je m'appelle Zakutny.

— Par la moustache du Führer ! Zakutny ! Comment allez-vous, mon vieux ? Comment diable êtes-vous là ? C'est moi, Sudakov.

— Sudakov ?... Je ne me rappelle pas exactement.

— Comment, vous avez oublié l'école militaire où nous étions camarades?

Zakutny reste indécis : « Sudakov... » Le reste de la conversation roule sur des réminiscences vagues.

Une chose est claire, pourtant : Sudakov, qui stationne à quelques milles avec une unité blindée, a promis d'envoyer un détachement de chars nous chercher.

Quelle chance ! Et ce téléphone qui n'a pas été détruit et qui fonctionne. Zakutny est aux anges. Après un mois d'isolement, nous arrivons difficilement à croire que nous sommes arrivés à bon port.

Mais les doutes assaillent bientôt Zakutny : « C'est un piège. Ils ont peut-être obligé Sudakov à parler au téléphone. C'est bien une compagnie de chars qui viendra nous chercher, mais les véhicules porteront la croix gammée. Cette conversation téléphonique a été une imprudence de ma part. »

Nous retournons dans le bois et nous nous plaçons en demi-cercle autour de la lisière où nous devons rencontrer le détachement promis. Nos hommes préparent les grenades.

— Faites attention ! commande Zakutny. Il se peut que ce soient vraiment les nôtres qui viendront.

A l'ouest, nous voyons bientôt apparaître des chars dans un nuage de poussière. Ils avancent en formation de bataille, leurs pièces pointées sur nous. Nous attendons une bordée terrible, mais la tête d'un commandant soviétique émerge du premier char : « Soldats de l'armée rouge. Eh là, le chef, avancez ! »

Zakutny s'avance tout seul. Il risque gros. Nous le voyons approcher du tank et saluer le commandant. Puis, il regarde à travers les ouvertures et voit les conducteurs qui portent l'uniforme russe. Cela lui suffit...

— Arrivez, camarades !

Une bande d'hommes s'élance vers la colonne. Nous nous accrochons comme des mouches aux véhicules. Les hommes s'embrassent avec effusion, dansent, chantent, et caressent la grosse cuirasse des chars. Je n'arrive plus à me retenir et j'embrasse sur les joues un soldat moustachu qui me regarde très confus.

Les effusions sont interrompues par un ordre de Zakutny :

— En avant, marche !

Nos éclaireurs annoncent l'arrivée d'une unité ennemie. Sous la protection des chars nous courons vers nos lignes, et en très peu de temps nous rejoignons l'armée rouge.

AUJOURD'HUI EN FRANCE

Nous recevons la lettre suivante de M. Shukry Abaza, ingénieur en chef de l'Administration des Télégraphes et Téléphones :

Monsieur le Rédacteur en Chef d' « Images »

Dans l'article paru dans « Images » du 19 janvier crt., certaines idées d'ordre politique m'ont été attribuées.

N'étant pas en mesure de formuler une opinion sur la situation de la politique intérieure de la France, je ne me permettrai pas de formuler un jugement à ce sujet. En outre, la citation concernant la petite ville de Salon n'est pas exacte.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

SHUKRY ABAZA.

Cette mise au point ne diminue en rien l'intérêt de l'interview que M. Shukry Abaza a bien voulu accorder à « Images », intérêt qui réside dans les faits rapportés par un témoin digne de foi plutôt que dans l'interprétation de ces faits. Un passage de l'interview semble avoir dépassé la pensée de M. Abaza. Nous lui en donnons acte.

Quant à la citation concernant Salon, elle se rapportait à Marseille où des « V » et des « Vive de Gaulle » étaient inscrits sur les murs de la ville. Et Marseille est une ville de France au même titre que Salon...



Bullitt et Lyttelton en Libye

M. Lyttelton, ministre d'Etat britannique en Moyen-Orient, et M. William Bullitt, représentant personnel de M. Roosevelt dans le Proche-Orient avaient effectué une tournée en Libye où ils avaient pris un contact étroit avec les troupes combattantes. Les voici s'entretenant avec quelques soldats britanniques dans le port de Tobrouk. Ceux-ci attendent le navire qui les transportera sur la côte égyptienne d'où ils seront dirigés vers un hôpital.



A bord de l'avion qui le transporte vers les champs de bataille de Libye, M. Bullitt sourit au paysage qui s'offre à sa vue.



Le représentant de M. Roosevelt dans le Proche-Orient devise avec des officiers supérieurs britanniques.

Délassons-nous

JEUX DE SOCIETE

DEUX PETITS TRUCS D'ALLUMETTES

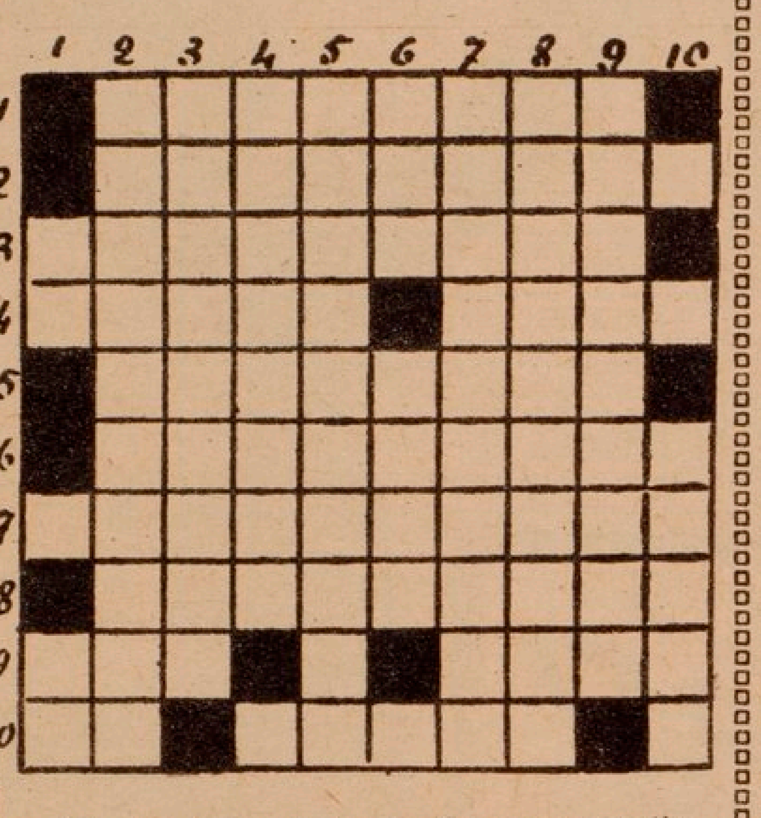
Autrefois, les escamoteurs étonnaient leurs spectateurs en mangeant jusqu'au bout une chandelle allumée. Ce truc, qui ne pouvait se présenter qu'à l'époque des chandelles de suif, se réalisait en découpant dans une grosse pomme une forme cylindrique, au centre de laquelle était fiché un petit bout de mèche suifée qui brûlait un instant et que l'opérateur mangeait ou du moins semblait manger pendant qu'il croquait la pomme.

Aujourd'hui, on peut faire un tour qui paraît tout aussi extraordinaire et qui ne demande aucune préparation : « manger une allumette enflammée », au grand étonnement des personnes qui vous entourent. La seule précaution à prendre est de ne faire cette expérience qu'avec une allumette bougie, car, avec une allumette de bois, vous risqueriez de vous brûler avec le bois enflammé. Vous tenez l'allumette par la base et l'introduisez dans la bouche ouverte en faisant une aspiration ; la flamme s'éteint aussitôt et vous conservez l'allumette dans un coin de la bouche, en ayant l'air de la mâcher.

Le deuxième tour consiste à prier vos amis de passer lentement une allumette suédoise dans la flamme d'une bougie, sans que l'allumette s'enflamme. Naturellement, elle flambera immédiatement ; mais vous, vous réussirez à la sortir intacte.

Le truc consiste simplement à passer l'allumette dans la partie bleue de la flamme, où elle prend difficilement.

MOTS CROISES



Horizontalement : 1. Annoncerez l'avenir. — 2. Certains abris de fortifications. — 3. Nous détruisîmes l'aplomb. — 4. Abîma ses talons. Greffe. — 5. Etonnante. — 6. Posera une question. — 7. Vendent certains poissons et sont réputées comme ayant un langage grossier. — 8. Disposeront de leurs biens. — 9. Au Maroc. Préfixe exprimant l'antériorité. — 10. Carte. Sur son séant.

Verticalement : 1. Pour jouer. Note — 2. Marchâtes devant. — 3. Rentrez dans vos dépenses. — 4. Fîmes une exposition. — 5. Qui augmentent le volume. — 6. Se rendra à... Au ciel. — 7. Fumerez de nouveau vos terres. — 8. Enlèverons les dents. — 9. Enlevèrent le zeste. — 10. Plante assez commune de la famille des composées.

EXAMINEZ VOS CONNAISSANCES

1. Quel est le nom du cercle lumineux qui entoure le soleil ?
2. Quel est le nom de la science des lignes, angles, surfaces et solides ? b) la science qui traite des maladies mentales ? c) la science qui étudie la composition et l'action des poisons ?
3. Qu'est-ce que le Stromboli ?
4. Quel pays aida Maximilien à devenir empereur du Mexique ?
5. Quelle différence y a-t-il entre la rotation et la révolution de la terre ?
6. Moka est réputé pour son café... Mais où se trouve Moka ?
7. Près de quelle mer est située Venise ?
8. Dans quelle pièce de théâtre se trouve le personnage « Ophélie » ?
9. Qu'est-ce qui est plus grand : le Groenland ou les Iles Britanniques ?
10. A qui est mariée Vivien Leigh ?

RIONS !

— Tu es sûre que tu n'as pas laissé la lampe du salon brûler ?

— Très sûre, j'ai même enflammé une allumette pour voir si elle était bien éteinte.

* * *

— Monsieur le chef de gare, pourriez-vous arrêter l'express pour moi ?

— Vous ne préférez pas que je télégraphie au précédent de revenir vous chercher ?

* * *

— Tiens, où est ton frère ? Je croyais que vous deviez faire de la musique, ce matin ?

— Mon frère ? Il est à la maison. Nous avons répété un duo, mais je le termine toujours cinq minutes avant lui.

MANIES, PEURS ET SUPERSTITIONS

Cornelius Vanderbilt, *premier millionnaire de la dynastie, faisait poser chaque soir quatre soucoupes remplies de sel à côté des pieds de son lit afin d'éloigner les mauvais esprits.*

Shakespeare *eût préféré mourir plutôt que d'avoir un chat chez lui.*

Rousseau *a toujours pensé qu'un fantôme marchait à côté de lui.*

Alexandre Dumas *ne pouvait écrire un roman que sur du papier bleu, une poésie que sur du papier jaune, un article que sur du papier rose.*

Erasme, *auteur de l' « Eloge de la folie », avait une telle horreur du poisson que sa seule vue lui donnait la fièvre.*

Boris Karloff *n'entra jamais au studio de Hollywood que par la porte et le couloir pris le jour où il créa « Frankenstein ».*

Charlie Chaplin *conserve comme fétiche ses premiers souliers à bouts plats et relevés, et il n'est pas de film au cours duquel il ne les chausse au moins une fois.*

L'astronome Lalande *affectait de manger avec délices des araignées et des chenilles et il en portait toujours une provision sur lui, dans une bonbonnière.*

Bourdaloue *exécutait toujours un air de violon avant de se préparer à écrire un sermon.*

Le marquis d'Antonelle, *écrivain politique du XIXe siècle, avait, lorsqu'il écrivait, à côté de lui, une pile d'assiettes. Il les plaçait successivement sur son cou nu, les changeait à mesure qu'elles s'échauffaient et prétendait ainsi rafraîchir « les vapeurs bouillantes de son cerveau ».*

SOLUTIONS

EXAMINEZ VOS CONNAISSANCES

1. La couronne ; 2. a) Géométrie, b) Psychothérapie, c) Toxicologie ; 3. C'est un volcan situé sur l'île du même nom, près de la Sicile ; 4. La France, sous Napoléon III; 5. Rotation: mouvement de la terre tournant autour d'elle-même ; Révolution : voyage de la terre autour du soleil ; 6. Arabie ; 7. Adriatique ; 8. Hamlet ; 9. Le Groenland est de sept fois plus grand que les Iles Britanniques ; 10. Laurence Olivier.

MOTS CROISES

■	P	R	E	D	I	R	E	Z	■
■	R	E	T	I	R	A	D	E	S
D	E	C	A	L	A	M	E	S	■
E	C	U	L	A	■	E	N	T	E
■	E	P	A	T	A	N	T	E	■
■	D	E	M	A	N	D	E	R	A
H	A	R	E	N	G	E	R	E	S
■	T	E	S	T	E	R	O	N	T
F	E	Z	■	E	■	A	N	T	E
A	S	■	A	S	S	I	S	■	R

LES LIVRES

DANS LE VIEUX JARDIN

par Ahmed Rassim

Confiez un bon instrument à un ouvrier maladroit, et vous obtiendrez une œuvre imparfaite. C'est en lisant les dernières lignes du « Fou de l'Attaka » dans l'ouvrage d'Ahmed Rassim que cette pensée nous vient à l'esprit. Car « Dans le Vieux Jardin » est un recueil qui témoigne d'une heureuse rencontre : celle de l'Orient magique, instrument de premier ordre, avec un esprit sensible et fin, une expression qui charme. Ahmed Rassim se révèle à nous sous le double aspect de l'artisan à l'habileté consommée et de l'artiste qui a modelé son sujet avec amour.

Dans la production littéraire abondante ayant l'Egypte pour cadre, rares sont les œuvres qui se sont imposées à notre admiration sans réserve. Rares sont les écrivains et les poètes qui ont su se dépêtrer des liens du conventionnel en exprimant librement les sentiments de leurs personnages. Ahmed Rassim a dépassé ces limites imposées en imprimant à son œuvre un charme caractéristique. « Et grand'mère dit encore », « Et Zoumboul dit encore », « Et Ahmed dit », « Quelques Poèmes d'Egypte » — nous devons les citer tous, car un choix nous mettrait dans l'embarras — sont autant de petits chefs-d'œuvre ravissants.

HELENA

par Farajallah Haïk

La librairie « Antoine » de Beyrouth vient de prendre une initiative d'un intérêt primordial pour l'essor des belles-lettres au Liban, en ouvrant une maison d'édition aux auteurs de langue française. Son choix s'est porté en premier sur un jeune écrivain déjà édité à Paris. Et la présentation d' « Héléna », roman de Farajallah Haïk, rivalise avec la meilleure manière européenne.

Il est cependant à regretter que les dons prometteurs du romancier, son style agréable et facile, ses réelles qualités de créateur d'images saisissantes, qui apparaissent surtout dans la dernière partie du livre, alors qu'il imagine la marche d'Héléna vers son destin, soient gâchés par l'amoralité et, malgré son modernisme, la banale minceur du sujet, des crudités et des licences inutiles inspirées des pires Céline et Dekobra qui, à la longue, semblent découler d'une espèce d'obsession.

Toutefois, il faut reconnaître chez Haïk, en dépit d'un certain décousu dans le talent, une originalité sensorielle de la description, une aptitude à développer, aux dépens de son penchant manifestement matérialiste, pour l'étude psychologique et ses révélations diverses.

Voici comment l'auteur voit ou plutôt sent l'orage :

« Lorsque le ciel se double de nuages et qu'il devient bas jusqu'à toucher les toits des hommes, le vent et le végétal se mettent à mesurer leurs forces en de violents corps à corps. On entend alors les voix du monde, les tumultes où se nouent les destinées. »

Je terminerai par deux citations à l'appui de ma conclusion :

« Les heures que l'on met pour atteindre une minute qui devra décider du sort de notre vie nous semblent toujours inutiles et faites pour nous torturer... »

* * *

« Etrange tendance de l'homme à se justifier le moindre de ses actes, comme si, dans une encoignure de son âme, se tenait quelque scribe implacable qui note tout en silence. »

DES CHAPEAUX
pour la demi-saison



1

Pour la demi-saison, chaque élégante aimera porter une cape de fourrure à manches courtes. Le chapeau en gros paillasson blanc a la calotte en satin ciré noir et celle-ci se termine par deux pans qui couvrent presque entièrement les cheveux.

2

Il semble que la paille, les plumes et la voilette forment un trio quasi inséparable. Pour l'après-midi, ce petit chapeau, perché sur le sommet de la tête et incliné sur l'œil, sera très bien venu. Deux plumes-couteaux multicolores et une voilette à gros pois donnent un cachet très nouveau à ce modèle.

3

Hugh Beresford est considéré comme le créateur des chapeaux les plus élégants d'Angleterre. Ce modèle qu'il a signé est en paille de riz. Les bords très durs et la calotte carrée sont rebordés de gros-grain noir. Un oiseau exotique est couché en travers de la calotte.

ETES-VOUS UNE BONNE MENAGERE ?

Voici les qualités nécessaires à une maîtresse de maison

Ménagères, êtes-vous efficientes dans votre façon de tenir votre foyer, de diriger votre intérieur ? L'administration d'une maison n'est pas une sinécure et il faut des qualités certaines et solides pour la mener à bien.

Si les femmes devaient passer un examen sérieux avant de prendre en mains la direction d'une maison, il y aurait certainement les soixante-quinze pour cent d'entre elles qui échoueraient lamentablement. La plupart des ménagères croient, en effet, qu'il suffit pour elles d'avoir de vagues idées domestiques pour devenir d'excellentes ménagères, et de savoir tenir un torchon ou épousseter un meuble pour se dire maîtresses de maison parfaites. Avoir des notions culinaires est certainement une qualité importante, mais doit s'accompagner de beaucoup d'autres.

Voici un tableau marquant les points essentiels qui distinguent une bonne ménagère. Un pourcentage est réservé à chacun d'eux. Faites un examen de conscience. Si votre pourcentage est suffisant, vous pourrez alors passer l'épreuve avec succès.

20 %	**d'esprit de coordination**
15 %	**d'imagination**
15 %	**de ressources**
10 %	**de prévoyance**
10 %	**d'esprit créateur**
10 %	**de connaissance scientifique sur la valeur nutritive des mets**
5 %	**de science culinaire**
5 %	**d'esprit d'économie**
5 %	**de doigté.**

Vous voyez donc que la science culinaire et les connaissances domestiques en général ne comptent dans la balance que dans une proportion infime. Ce qui ne veut pas dire qu'une vague idée dans ces deux domaines serait suffisante. Ainsi, une parfaite connaissance de la routine d'un bureau est nécessaire à l'homme qui veut devenir quelqu'un dans le monde des affaires, mais il ne faut pas que cette connaissance soit sa seule qualité. La direction d'un ménage et des notions culinaires sont donc pour la femme les points de départ vers cette connaissance approfondie des choses de la maison qui font d'elle une ménagère complète.

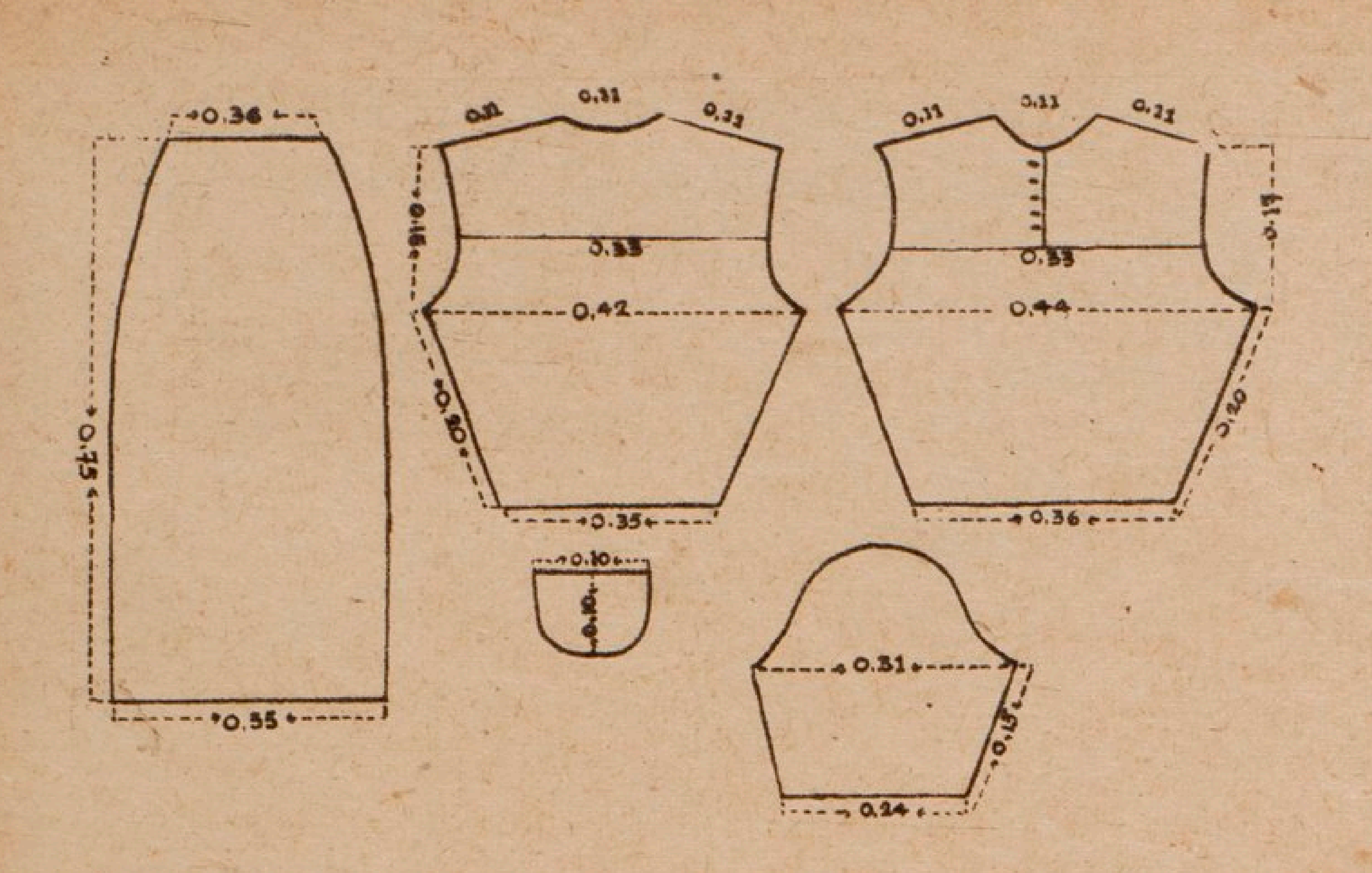
L'esprit de coordination est donc, d'après notre tableau, une qualité essentielle chez une maîtresse de maison. Votre capacité à avoir dans votre esprit plus d'une idée à la fois fait que vous pouvez vous livrer en même temps à plusieurs occupations. En effet, tandis que vous vaquez aux soins de votre ménage, à l'apprêt de votre menu, mille soucis vous viennent de votre cuisinière, si vous en avez, et de vos fournisseurs. Un coup de téléphone vous appelle, une amie vient vous voir, le costume de votre mari a besoin d'un séjour à la teinturerie ; vos enfants reviennent de classe, ont, parfois, besoin d'un régime. Vous devez penser à tout cela à la fois sans que votre bonne humeur en soit affectée ou que la moindre négligence paraisse dans votre mise.

Vous connaissez la femme qui vous dit : « Prenons une tasse de thé ». Elle vous installe autour d'une table et oublie de vous servir du sucre ou n'a pas encore mis l'eau à bouillir. C'est parfois à de petits riens que l'on reconnaît une bonne ménagère et qu'une autre peut être à tout jamais condamnée. Alors que le désordre provoque dans un foyer un véritable gâchis, il n'est rien de tel pour une bonne maîtresse de maison de ne rien laisser aller au hasard.

La prévoyance est aussi une qualité essentielle à une bonne ménagère. Supposez que votre mari amène un ou deux amis à dîner à l'improviste. Loin de faire la scène habituelle : « Tu es insupportable. Tu sais très bien qu'il n'y a à dîner que pour deux et voilà que tu m'encombres d'hôtes imprévus. Tant pis pour toi et pour eux. Vous serez servis avec une heure de retard », vous saurez avec un peu d'imagination et en puisant dans vos réserves préparer un plat à la minute et, avec un sourire avenant, recevoir vos invités de la dernière heure. Pour cela, il faut évidemment aussi un esprit créateur et pas mal de sang-froid et de doigté.

Au cas où votre maison a grand train et que vous devez cumuler vos fonctions de mondaine avec celles de maîtresse de maison, la difficulté n'est pas moindre, et peu de femmes savent vraiment diriger leur personnel d'une façon parfaite. Il n'est pas aisé, en effet, que tout marche à souhait chez vous sans que la part que vous preniez, au rythme régulier de votre intérieur, soit importante. Ce n'est pas le nombre de personnes à votre service qui compte, c'est votre habileté à les diriger. Il est des maîtresses de maison qui, avec six domestiques, n'arrivent pas à donner à leur home cet aspect de tenue irréprochable, tellement séduisant. Il en est d'autres, au contraire, qui, tout en menant une vie mondaine des plus agitées, sont de véritables fées pour leur intérieur. Tout y est parfait, depuis l'ordre et la netteté qui règnent partout, jusqu'à la tenue de leur table, qui joue certainement un rôle très important dans un intérieur aisé.

En résumé, il est donné à toute femme de diriger une maison de façon rationnelle. Consultez notre tableau. S'il vous manque une des qualités qui y sont inscrites, tâchez de la développer en vous. Qui veut la fin veut les moyens et vous savez, mesdames, mieux que personne, que, pour bien garder un mari, il faut avant tout lui offrir un intérieur agréable et plaisant, qui lui fera dire en pensée, quand il sera dehors : « Ah ! qu'on est mieux chez soi ! »





Tricotez-vous

UNE ROBE

pour le printemps

Cette jolie robe, facile à exécuter, est faite en laine marine et rouge. On peut également la tricoter en nègre et jaune-moutarde, bleu-roi et blanc. Si vous trouvez que la laine sera trop chaude pour la demi-saison, je vous recommanderai d'employer alors ce coton mercerisé, fabriqué dans le pays, qui est extrêmement souple et facile à tricoter.

Fournitures : 500 grammes de laine ou de coton mercerisé marine, 150 grammes même qualité en rouge, deux aiguilles n° 3, une aiguille à tapisserie, cinq boutons marine, une ceinture de cuir rouge à boucle marine.

Points employés : Point jersey rayé, premier rang : 2 mailles endroit, 1 maille prise sans tricoter, toujours ainsi. Deuxième rang : toutes les mailles à l'envers. Répéter ces deux rangs.

Point de riz : 1 maille endroit, 1 maille envers contrariées à tous les rangs. Pour mieux réussir cette robe, faites-la en deux parties, c'est-à-dire tricotez d'abord la jupe, puis le corsage à part.

Exécution : Jupe : Elle se fait en lés semblables. Premier lé : montez 55 centimètres de mailles à 0 m. 45 du bas, diminuez de chaque côté de 1 maille tous les 1 centimètre. A 0 m. 75 du bas, rabattez toutes les mailles.

Corsage : Commencez par le bas, montez une largeur de 36 centimètres, tricotez droit pendant 5 centimètres, puis faites une augmentation de chaque côté tous les 2 centimètres. Ceci dix fois de suite. A 0 m. 20 du bas, formez les emmanchures en rabattant tous les deux rangs : 1 fois 6 mailles, 4 mailles, 2 fois 2 mailles, 2 fois 1 maille. Continuez droit pendant 4 centimètres et prenez la laine rouge. A ce moment, séparez le travail en deux, laissez la moitié des mailles sur une troisième aiguille. Continuez à tricoter avec la laine rouge dans le même point que la jupe, mais en faisant les six mailles du bord au point de riz. Faites cinq boutonnières, celles-ci se font à trois mailles du bord, en rabattant 3 mailles que l'on remonte au rang suivant. A 15 centimètres de l'empiècement rouge, formez l'encolure en rabattant tous les deux rangs : 6 mailles, 4 mailles, 3 mailles, 3 fois 2 mailles, 2 fois 1 maille. A 17 centimètres de l'emmanchure, formez le biais de l'épaule en rabattant les mailles qui restent en cinq fois. L'autre côté de l'empiècement est semblable, mais sans les boutonnières.

Dos : comme le devant, aux mesures indiquées sur le schéma.

Manche : Elle se fait entièrement en laine rouge, dans le même point que la jupe. Montez une largeur de maille de 0 m. 24, tricotez droit sur 3 centimètres, puis faites une augmentation tous les 2 centimètres de chaque côté. A 0 m. 15, formez l'épaule de la manche en rabattant de chaque côté 3 mailles, 2 mailles et toujours une maille au commencement de chaque rang. Quand il restera 25 mailles sur l'aiguille, rabattez-les en une seule fois.

Poches : Montez 9 mailles avec la laine rouge, augmentez de deux mailles de chaque côté jusqu'à 21 mailles, puis de une maille jusqu'à 25 mailles. Continuez tout droit jusqu'à ce que la poche mesure 10 centimètres de haut. Rabattez en une seule fois. Faites la seconde poche pareille à la première.

Assemblage : Réunissez les deux lés de la jupe par les coutures des côtés. Réunissez également le devant du corsage au dos par des coutures sur les côtés et les épaules. Ensuite, avec une aiguille à tapisserie, faites un point de chaînette en laine marine sur tout ce qui est tricoté en rouge. Pour bien suivre droit, suivez en cousant sur la maille qui était non tricotée au premier rang.

Col : Relevez les mailles de l'encolure avec les aiguilles n° 3 et faites 7 centimètres de haut en point de riz.

Montez ensuite les manches, réunissez le corsage à la jupe. Avant le montage, repassez tous les morceaux avec un linge humide.

Lettre à ma Cousine

Alors quoi, ma cousine, vous faites du spleen ? Vous êtes amoureuse, me dites-vous, et vous essayez par tous les moyens de lutter contre un sentiment qui vous effraie ? Vous avez de l'amour une peur instinctive, une peur maladive, et telle est la raison de votre hypocondrie ? Allons, allons, méchante et cruelle enfant, laissez-moi vous guider à travers ce chemin semé de ronces, mais aussi couvert de roses éclatantes, d'arbres verdoyants et de tout ce que la nature nous offre de grand et de sublime.

Et voici pour votre édification une petite histoire. Cela commence comme dans les contes de fées. Il y avait une fois une très vieille femme, qui habitait une très vieille maison, dans un très vieux quartier. Délaissée par tous, sans moyens pour vivre, elle avait imaginé, étant douée pour l'art de la prophétie, de s'établir pythonisse. Sa clientèle était nombreuse et variée et, depuis le très bon matin jusqu'au crépuscule, et parfois bien après, elle annonçait aux uns et aux autres les joies qui devaient les attendre et les événements qui devaient transformer leur existence. Elle s'était fait une sorte de renommée et l'on venait la consulter de loin. Je fus moi-même curieux de la connaître et, un jour, je grimpai l'escalier tortueux qui, au bout de trois ou quatre étages menait à l'appartement de la devineresse. Elle me reçut au bout d'un moment. Je ne m'étendrai pas, ma cousine, sur les énumérations parfois saisissantes qu'elle me fit sur mon passé, mais un détail me frappa. Tandis qu'elle me parlait des surprises que devait me réserver une merveilleuse aventure, je surpris une larme perler au coin de sa paupière.

— Je ne sais pourquoi, me dit-elle, je me sens avec vous en confiance. Et je vois dans votre main des lignes semblables aux miennes. Vous souffrirez, monsieur, comme j'ai souffert, mais vous aurez vécu. Vous aurez connu toutes les richesses et toutes les beautés de la vie parce que vous aurez aimé.

Et d'une voix lente elle égrena devant moi le chapelet de ses souvenirs. En un mot elle avait aimé, et ce visage flétri par les ans, ratatiné, racorni, se transfigurait au fur et à mesure qu'elle parlait. Ses yeux ternes avaient soudain de l'éclat et, à travers les rides de ses joues et l'expression effacée de son regard, transparaissait l'image de sa jeunesse brillante et de la grâce de ses vingt ans. La flamme s'était ranimée et, moi-même, je ne croyais plus avoir devant moi une octogénaire décrépie, mais une jeune femme en plein épanouissement.

Miracle de l'amour ! Elle avait aimé. Elle avait souffert. Mais ce souvenir avait meublé le reste de ses jours. Aujourd'hui elle en vivait et ne vivait que de cela.

Voyez-vous, ma cousine, ce récit est bien mince mais combien éloquent. Ne croyez pas les pessimistes qui médisent de l'amour et l'accablent de leurs boutades ironiques et malveillantes, et aimez, aimez avec toute l'ardeur de votre cœur inexpert.

Votre cousin
SERGE FORZANNES

DE-CI DE-LA

LA BONNE CREME QUI ENTRETIENT ET EMBELLIT LA PEAU

Les femmes coquettes sacrifient de nos jours beaucoup d'argent pour se refaire, ou simplement pour entretenir la beauté de leur visage que le soleil, le vent et l'âge aussi, hélas ! altèrent quelque peu.

Aussi ai-je pensé à leur être utile en leur donnant la façon de préparer une crème vraiment efficace, aussi bien pour masquer les petits défauts de la peau que pour en prévenir la formation.

Dans 100 grammes de vaseline, incorporez 15 grammes d'oxyde de zinc et 25 grammes d'un mélange à parties égales de lanoline et d'eau distillée. Tous les pharmaciens vendent ces produits. Pour parfumer le tout, ajoutez-y quelques gouttes de votre essence favorite et, à l'aide d'une spatule ou de l'extrémité du manche d'une cuiller, pétrissez et repétrissez longuement le mélange. Plus longtemps il aura été malaxé et meilleure sera la crème.

A cette crème, étendue sur la peau, toutes les poudres adhéreront parfaitement.

PREVENEZ OU GUERISSEZ LES ENGELURES ET LES CREVASSES

Pendant l'hiver, il n'est pas rare de rencontrer des gens dont les mains sont crevassées ou couvertes d'engelures. Mais, en prenant certaines précautions, on peut, dans une très large mesure, prévenir la formation de celles-ci. Voici comment il faut agir : ne vous chauffez jamais les mains ou les pieds, lavez-les à l'eau tiède — jamais trop chaude ou trop froide — séchez-les toujours à fond et tenez-les constamment enduits d'une très légère couche de vaseline ou de glycérine avant de les exposer à l'air froid quand vous sortez.

Si le mal est déjà fait, le mieux sera de badigeonner copieusement les parties douloureuses, ouvertes ou non, avec la mixture suivante : dans deux cuillerées d'alcool très fort, à 90° si possible, ajoutez deux cuillerées de glycérine et une cuillerée de pétrole. La guérison est généralement très rapide et le mal ne revient presque jamais.

LES FRILEUSES

J'ai souvent parlé dans les colonnes de cette rubrique des personnes particulièrement sensibles aux refroidissements de la température et leur ai conseillé de lutter contre le froid par la culture physique, la marche et la douche écossaise.

Il ne faut pas aussi s'habituer au port de vêtements trop chauds, car l'on se vêt abondamment parce que l'on a froid, mais plus on se couvre chaudement et plus on devient sujet au refroidissement.

Sont particulièrement sensibles au désagrément causé par les températures bases : les hypothyroïdiens, les insuffisants pulmonaires, les sujets atteints d'un mauvais fonctionnement circulatoire, ou d'un mauvais fonctionnement du foie.

La peau joue aussi un rôle important. Les personnes à peau fine sont plus sensibles au froid que celles qui ont une peau épaisse, mais à ceci on ne peut rien...

ANNE-MARIE

Conseils à mes nièces...

Nièce « Bunny »

Vous trouverez dans la rubrique « Féminités » un petit article sur les engelures et les crevasses. Pour ce jeune homme, je ne vois pas pourquoi votre amie ne l'épouserait pas. Il faut qu'une jeune fille quitte sa mère un jour. Puisque cette dernière ne s'oppose pas au mariage, je ne comprends vraiment pas les hésitations de cette jeune fille.

Nièce « Desperate »

Je ne puis admettre qu'une différence de religion sépare deux êtres qui s'aiment. Le mariage civil seul n'est pas à recommander, car l'Eglise ne reconnaîtra pas vos enfants. Vos parents auront de la peine, mais celle-ci finira par passer.

Neveu « Mahmoud de Suez »

Pour avoir des dents blanches, employez la poudre suivante : poudre de quinquina: 10 grammes; poudre d'iris: 10 grammes ; charbon de belloc : 10 grammes. Pour vos pellicules, je vous recommande de mélanger une cuillerée à café d'ammoniaque dans un litre d'eau et de frotter ensuite, très souvent, votre cuir chevelu avec ce produit.

Nièce « Autant en emporte le vent »

Voyez un docteur, car votre mal a une cause interne. Vous pouvez vous soigner aussi en massant votre cuir chevelu avec de l'huile d'amandes tiède, en employant un shampooing de très bonne qualité. Evitez de vous laver la tête à l'eau très chaude.

Nièce « Une jolie Alexandrine »

Je n'ai pas reçu la lettre en question, d'où mon silence. Faites des exercices de culture physique en tenant dans chaque main une haltère de 500 grammes. En été, nagez autant que possible, cela vous aidera à développer votre poitrine. Les ablutions locales à l'eau froide sont également excellentes.

Nièce « Une maman »

Ayez un peu plus d'ordre. Vos petits suivront votre exemple et vous aurez un intérieur bien entretenu.

Nièce « Pat »

Les plantes vertes et les fleurs mettent de la gaieté et de la vie dans un appartement. Il ne faut cependant pas tomber dans l'excès et transformer une pièce en une véritable serre. Les végétaux consomment de l'oxygène, surtout la nuit. Ils créent donc une atmosphère peu salubre et peuvent, dans certains cas, provoquer de graves accidents.

Nièce « Ignorante »

Votre mari a raison. Ne gardez jamais longtemps de la teinture d'iode, car ce médicament devient à la longue très corrosif et provoque parfois de graves brûlures. Il est, dans ce cas, prudent de mélanger de la glycérine à la teinture d'iode.

Nièce « Coquette toujours »

Soyez exacte à vos rendez-vous. Si votre temps est précieux, songez que celui des autres ne l'est pas moins. L'homme se lasse d'une personne fantasque et qui, en arrivant toujours en retard, fait preuve d'un manque de sérieux et aussi, puisqu'il faut vous le dire, d'un manque total de politesse.

Nièce « Econome dans sa cuisine »

Voici quelques procédés qui vous permettront de consommer le moins de gaz possible. N'ouvrez jamais entièrement la clef du compteur. Agissez de même pour les clefs commandant les appareils de chauffage. Veillez à ce que la flamme du gaz ne dépasse pas le fond de la casserole.

Nièce « Que veut dire mon nom ? »

Les femmes appelées Isabelle sont alertes, intelligentes, très assimilatrices, elles savent jouer leur rôle dans n'importe quelle situation. Leur imagination est ardente et leur esprit critique très développé. Sentimentales, sans toutefois le paraître, elles aiment profondément et désirent vivement être aimées.

Nièce « Admiratrice des Suédoises »

Oui, les femmes de Suède sont considérées comme étant les mieux équilibrées d'Europe, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral. Voici les commandements d'hygiène très en vogue dans ce pays : 1) L'air frais, jour et nuit, est la condition première d'une bonne santé ; 2) Faire tous les jours des exercices au grand air pour contre-balancer le travail sédentaire ; 3) Boire et manger modérément et sans aucune hâte ; 4) S'endurcir contre le froid par des lavages quotidiens à l'eau froide.

Nièce « Je m'en vais à la dérive »

L'autosuggestion est un des moyens les plus efficaces pour assurer la santé physique et morale de l'individu. Prenez l'habitude, avant de vous endormir, de respirer profondément et de répéter ensuite la phrase suivante : « Ma santé est bonne. Ma volonté devient de plus en plus forte. Je me sens chaque jour, physiquement, moralement et intellectuellement, de mieux en mieux. »

TANTE ANNE-MARIE



Après de longues souffrances, son père, un gentilhomme de campagne, de ceux qui serrent le portefeuille en cuir de vache dans la poche intérieure du gilet, sortit de l'hôpital en passant par la chambre mortuaire.

Après l'enterrement, le fils commença à penser à ses affaires. Finalement, il pouvait abandonner la profession abhorrée de médecin qu'il avait dû embrasser pour satisfaire la vanité entêtée d'un père paysan. Finalement, il pouvait se consacrer entièrement à la réalisation de son grand rêve de jeunesse: le chant.

Son âme tendre de ténor léger ne lui permettait pas d'introduire ses doigts dans la peau du prochain. La chirurgie le bouleversait par sa brutalité cruelle contre nature. La clinique le torturait avec le cauchemar de l'inutilité des tentatives. L'obstétrique lui apparaissait comme un art monstrueux qui contribue à offrir des billets d'entrée dans ce monde à des gens qui ne les ont pas demandés. La médecine en général provoquait en lui une sensation de nausée, à cause du fond de simulation et de fraude dans lequel elle prend ses racines. L'homme qui déclare au malade: « tu guériras » est payé pour feindre, de même que le professeur d'escrime, qui offre sa poitrine au fleuret de l'élève et lui dit « touché », veut lui faire croire qu'il a réussi une passe difficile.

— Tu as eu la joie de me voir diplômé en médecine, disait-il à son père. Maintenant, laisse-moi devenir chanteur.

— Tu seras médecin, répondit invariablement le père entêté. Je veux avoir la joie d'être assisté, pendant les derniers instants de ma vie, par mon fils médecin.

Et il eut cette satisfaction. Il mourut entre les bras de son fils médecin. Si son fils n'avait pas été médecin, il aurait vécu cent ans de plus.

■

Pendant que la teinturerie lui préparait les vêtements de deuil, le fils se livra à un examen intelligent de sa situation et de ses capacités. Trente ans, un diplôme en médecine et une ancienne vocation pour le chant.

Après six mois de répétitions accélérées, il trouva un engagement en Amérique. Il resta de l'autre côté de l'Atlantique juste le temps entre l'arrivée et le départ du bateau.

— A New-York, raconta-t-il à son retour, j'ai eu un tel succès que le public enthousiaste détacha les chevaux de ma voiture.

Par des témoins oculaires, on apprit que le public avait détaché les chevaux de sa voiture pour aller les vendre.

On lui demanda:

— Et tu ne comptes plus chanter?

— Je me repose pour quelque temps.

Le médecin ténor vendit ses costumes excentriques, ses cravates coréographiques, ses chaussures fantaisie et, humblement, recommença à s'habiller de gris. Le gris est la teinte des médiocres.

Il abandonna une amie-réclame dont il avait dû se munir, et épousa une modeste employée de l'Administration du Timbre Extraordinaire. Il alla déposer des fleurs sur la tombe de son père, vendit son piano à queue et reprit l'honorable profession de médecin.

Pour rattraper le temps perdu dans des tentatives artistiques, il s'arrangea pour expédier deux ou trois malades dans l'autre monde en un temps record, toutefois sans le faire exprès.

Pour se créer une contenance, il se laissa pousser une barbe de Mille et une Nuits: mais les malades continuaient à mourir.

Il se spécialisa dans les maladies de l'enfance et se constitua une bonne clientèle parmi les rejetons des riches, des créatures élevées au thermomètre, au chronographe, à la balance et au compte-gouttes.

Il réussit à foudroyer les plus robustes.

Avec l'habitude, ses remords des premières années avaient disparu.

— Chaque année, pensait-il, quinze millions d'êtres humains viennent au monde. Il faut réduire ce nombre. Sur mille sept cents millions d'hommes qui vivent sur terre, 113.000 meurent toutes les 24 heures, 4.078 par heure, 79 par minute. Un mort en plus ou en moins ne compte vraiment pas.

Il modifia sa barbe terrible et se donna une physionomie nazaréenne. Avec cette tentative d'aspirant-apôtre, avec ce visage de Jésus-Christ de bazar, il commença à se sentir moins cynique. Peu à peu, par la vertu de cette barbe messianique, il se sentit redevenir doux, timide, bon, comme le premier jour où il chercha à trouver l'artère fémorale dans une cuisse de vieille femme, à l'amphithéâtre de médecine.

Et il dit:

— Je ne ferai plus le médecin.

Mais il fallait vivre et entretenir cette malheureuse créature arrachée aux chastes occupations de l'Administration du Timbre Extraordinaire.

— J'ai trouvé! s'écria-t-il un jour. Je m'emploierai à la Municipalité en qualité de médecin-légiste.

Le médecin-légiste ne tue personne, mais il est seulement chargé de légaliser les assassinats commis par les autres médecins.

— Ma conscience sera tranquille, finit-il par conclure.

Il rédigea une demande règlementaire, sur papier timbré à 3 francs 50, plus le supplément additionnel, ainsi que sa femme lui expliqua. En matière de timbre ordinaire et extraordinaire, elle était très calée.

■

Le jour même où il entra en fonctions, il fut chargé d'aller examiner le corps d'un vieux magistrat en retraite, avec lequel il avait entretenu de vagues relations d'amitié.

Un coup d'apoplexie l'avait frappé alors qu'il était à table, après l'ingestion d'une salade de concombres. Le pauvre magistrat était devenu très rouge et, le souffle coupé, il était tombé sur un tapis de Bokhara.

La sage-femme de l'étage au-dessus et l'étudiant de l'appartement d'à côté furent d'accord sur les causes du décès.

— Un docteur! criaient les parents.

— Inutile, déclara l'étudiant.

— Vain! soupira la sage-femme.

Et toutes les mesures pour les funérailles furent aussitôt arrêtées.

Lorsque le médecin-légiste arriva, enveloppé solennellement dans un manteau garni de fourrure de chien enragé, il poussa un soupir de satisfaction de se trouver pour une fois devant un mort dont il n'était pas responsable. Au milieu des sanglots de toute la famille, il commença le cérémonial que la loi impose.

Il approcha un miroir de la bouche du défunt. Aucune bouée ne vint ternir la surface polie de la glace. Il tâta le pouls, prit la température, ausculta le cœur. Enfin, il tira un carnet de sa poche, remplit une feuille d'une écriture serrée et la déposa sur la table de nuit. C'était le permis d'inhumer.

Un proche parent du cher disparu accompagna le praticien jusqu'au bas de l'escalier, puis l'invita à prendre quelque chose.

— Ce pauvre juge! soupira le proche parent.

— Bah! répondit le médecin.

— C'est la vie, conclut le proche parent en commandant deux demis de bière blonde.

— C'est la mort, rectifia le médecin, et demanda un sandwich au jambon.

Le souvenir du disparu fut évoqué dans toute sa splendeur. L'excellent magistrat, esprit lucide et conscience incorruptible, était préoccupé par son obésité. Pour maigrir, il veillait tous les soirs jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

— Et que faisait-il?

— Il mangeait.

Il avait une idée fixe: la crainte de l'erreur judiciaire. Jour et nuit, il s'agitait dans la crainte d'être entraîné dans une affaire louche et condamné à tort. Le crucifix, qui, dans les salles d'audience, rappelle aux juges la plus grande erreur judiciaire de l'histoire et les autorise à en commettre d'autres, était pour lui un épouvantail.

Pour se prémunir contre ce danger, il avait toujours tâché d'entretenir les meilleurs rapports avec ses anciens amis et ses anciennes amies. Il ne sortait jamais seul, même dans les rues les plus peuplées de la ville. Il se faisait toujours accompagner pour pouvoir invoquer des témoignages de son innocence: lorsqu'il rentrait tard, la nuit, il prenait note du numéro du taxi qui le reconduisait, demandait l'heure au chauffeur et conversait avec lui, afin que l'automédon pût témoigner qu'à telle heure, tel soir, il se trouvait bien là et pas ailleurs. S'il partait en voyage, il adressait des cartes postales à tous ses amis, pour constituer des preuves et des alibis éventuels. Il conservait pendant des mois et des mois les billets de tramway, pour ne pas être accusé d'escroquerie au préjudice de la Société de Transport en Commun, et à la sortie des gares de chemin de fer, avant de donner son billet, il en notait soigneusement le numéro et signait sur le dos du petit carton.

— Autre idée fixe qui le hantait, conclut le proche parent, était la crainte de la mort apparente. Il avait peur d'être enterré vivant.

— Il peut dormir tranquillement de son sommeil éternel, annonça le médecin. Il est mort, et bien mort.

Le proche parent quitta son interlocuteur, car on attendait le notaire pour l'ouverture du testament.

■

« Et je demande, disait le testament, qu'avant d'être enfermé dans la bière, on me fasse une injection de fluorescine... »

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est une substance colorante, expliqua l'étudiant en médecine de l'appartement d'à côté qui avait hérité du cher disparu un porte-cigarettes en écaille, une substance colorante qui est injectée dans le cadavre pour avoir une preuve sûre de la mort. Si l'individu est mort, la substance demeure fixée à l'endroit où est opérée l'injection. S'il est vivant, le sang la transporte dans tout le corps qui devient coloré de vert.

Les funérailles avaient été fixées pour 11 heures du matin, heure très commode parce qu'on a le temps, après, d'aller siroter l'apéritif. A dix heures, les employés des pompes funèbres étaient prêts, lorsque l'étudiant en médecine se fraya un chemin à travers les parents en larmes, brandissant une seringue de Pravaz.

L'aiguille pénétra dans la chair: la main du jeune homme ne trembla pas. La fluorescine passa de la seringue dans la cuisse du mort, sur laquelle une tache verte s'élargit. Le jeune homme retira l'aiguille et examina la tache. Une tache un peu allongée dans le sens longitudinal, et qui grandissait, grandissait.

Le mort était vivant.

L'œil n'était pas éteint, le pouls, si on l'auscultait avec soin, battait très légèrement.

Les parents exprimèrent leur émotion joyeuse par des cris inarticulés. On fit disparaître la bière et les emballeurs de cadavres furent congédiés « pour l'instant ».

Cognac et massages rappelèrent le pauvre juge à la vie. A son réveil, il se trouva dans sa chambre à coucher qui avait repris son aspect normal.

Le juge ne fut pas étonné de se voir enveloppé de la toge. Il ne fut pas émerveillé d'être vert de la tête aux pieds, jusque dans le blanc des yeux et sur le cuir chevelu.

— J'ai tout entendu, expliqua-t-il deux jours plus tard, lorsqu'il fut rétabli. Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous disiez ni un détail de ce que vous faisiez. La catalepsie est une chose terrible, mais la fluorescine est une substance merveilleuse.

Et il se regardait dans la glace et se voyait toujours plus vert.

■

Huit jours plus tard, le médecin qui venait faire sa visite de condoléances frappait à la porte de l'appartement du mort. Le mort en personne vint lui ouvrir.

Il était vert.

Le médecin n'osa pas entrer. Les fantômes aux blanches lignes hectoplasmiques, les squelettes aux ossements qui s'entre-choquent sont des plaisanteries, en comparaison avec un mort vert et obèse, un juge en retraite, qui dit poliment « bonjour » au médecin qui a ordonné sa sépulture.

Et pourtant, le mort sourit. Il sourit vert.

Sa terreur de l'erreur judiciaire lui interdit d'adresser un mot amer au médecin. Devant un reproche lui venant d'outre-tombe, il aurait été capable de se jeter dans la cage de l'escalier, et le juge aurait été accusé de défenestration ou d'instigation au suicide. Et souriant toujours plus vertement, le juge lui tendit une main verte à laquelle il ne manquait que l'écriteau « Attention à la peinture ».

Le docteur poussa un cri et dévala les escaliers.

— J'ai fait le médecin et j'ai tué ceux que je voulais guérir; j'ai fait le médecin-légiste et j'ai déclaré mort celui qui était vivant. Je suis un raté, un failli, un être indigne de vivre. Il ne me reste plus qu'à mourir.

Il allongea sur une feuille d'ordonnance une liste impressionnante de poisons ultra-puissants et entra dans une pharmacie.

Il en ressortit au bout de quelques instants, avala le contenu d'une petite bouteille et s'en alla attendre la mort sur un banc d'un jardin public.

Des bonnes d'enfants, des soldats, des facteurs du télégraphe passèrent. Mais la mort ne vint pas. Un monsieur lui demanda une allumette, mais la mort ne s'adressa pas à lui. Il l'avait dérangée trop souvent pour les autres. Maintenant, elle ne lui obéissait plus.

Il avait sans doute mélangé des substances vénéneuses en elles-mêmes, mais qui s'étaient neutralisées l'une par l'autre.

— J'ai tué ceux que je voulais guérir, j'ai déclaré mort un être vivant. Lorsque j'ai cherché à me tuer, je n'y suis pas arrivé. Que mon destin est triste!

« J'ai invoqué la mort comme un juste châtiment de mes fautes innombrables, comme expiation pour mon incapacité professionnelle, et je me rends compte qu'elle n'est pas venue, pour me tourmenter avec les affres du remords. Vivre! Vivre pour être toujours dévoré par le repentir. »

■

Il quitta le banc sur lequel il était assis, mais en débouchant sur la grande rue, il passa sous les roues d'une motocyclette.

On lui fit des funérailles imposantes. Derrière la voiture de première classe, solennel, obèse et ému, marchait un homme vert, qui de temps en temps s'essuyait une larme d'encre stylographique.

(D'après Pittigrilli)


CINEMA ROYAL
Rue Ibrahim Pacha — Tels. 45675 — 59195
DU LUNDI 2 AU DIMANCHE 8 FEVRIER
20th. CENTURY-FOX PRÉSENTE
TYRONE POWER
Linda DARNELL
Rita HAYWORTH
dans
"BLOOD AND SAND"
(ARÈNES SANGLANTES)
EN TECHNICOLOR
Mise en scène de ROUBEN MAMOULIAN
UN SPECTACLE MAGNIFIQUE
débordant de passion... de beauté...
de rires... de larmes et de sang !
AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS, le journal filmé de la guerre.
UNIVERSAL NEWS, arrivé par avion.
Vu l'importance de cette superproduction
4 SPECTACLES CHAQUE JOUR 4
10h30 a.m., 3h15, 6h30 et 9h30 p.m.